3 1761 04498 1561

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/aupaysdespalmesb00hautuoft

BISKRA

Il a été tiré de cet ouvrage 15 exemplaires sur Japon.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

FÉLIX HAUTFORT

AU PAYS DES PALMES

BISKRA

PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*
1897

DT
299
B5H38

LIBRARY
1975
UNIVERSITY OF TORONTO

A Messieurs FAU et FOUREAU.

Vers un Éden où seuls, jadis, des villageois arabes tendaient à chaque automne leurs mains ouvertes aux dattes pendantes, une ville européenne a surgi; et voilà qu'une ville hivernale offre maintenant aux transfuges du Nord ses délices inconnues et l'eau salvatrice des Bains des Saints.

Vous fûtes, vous, les bons pionniers, les hardis créateurs d'une richesse saharienne. L'obstacle devait vous attacher plus fièrement à votre ouvrage et la victoire ne vous plaire que chèrement acquise.

Plus tard, quand le temps aura suffi pour les grandioses destinées de l'oasis, il faudra se souvenir, devant l'œuvre parachevée, redire les noms

de ceux qui la rêvèrent et l'accomplirent... Quelqu'un fera l'histoire de vos conquêtes pacifiques !

Les anciens inscrivaient aux frontons de leurs temples les noms des sages et ceux des héros. Très humble artisan, j'offre ce travail votif à la terre qui me fut douce et je veux, s'il vous plaît, qu'il se magnifie et s'honore, à la première page, de vos deux noms.

F. H.

Paris, le 1er Août 1897.

Dis, cher aimé, veux-tu venir vers ces pays où passent les caravanes, à l'ombre des palmiers ?... Où l'hiver tout en fleur humilie le printemps des autres contrées ?

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (*Axel.*)

PREMIER SOIR

C'est une joie de lapidaire, pour ceux qui ont vu, de retrouver, sous la poussière du souvenir, la ville évanouie un jour de regret, dans la pourpre d'une aube radieuse... Revoir, par la magie de l'évocation, la superbe émeraude perdue, suivant l'heure, dans une mer d'ambre, d'opale ou de poussière d'or; revoir le ciel de turquoise que dentellent les frémissantes palmes aux flèches d'acier, et le cuivre brûler au crépuscule dans des flammes d'éther, et *nay'lette* (1) se tordre avec un

(1) Nom donné par quelques écrivains aux danseuses de la tribu des Ouled-Nayl.

frisselis de soie et un cliquetis de métal, et l'Arabe méditer dans ces jardins où fleurit le rêve... Réentendre l'écho des flûtes plaintives ou nasillardes, les rauques abois des chiens que semble posséder l'antique fureur d'Islam, et vers le grand arbre touffu, au cœur de la ville, écouter encore les cent mille voix des moineaux que l'agonie du soleil épouvante...

Le *pèlerin du désert* demeure un instant surpris; après le steppe dont la désolation l'avait chagriné, voici la foule tumultueuse, et c'est en vérité un port où il accoste. Les burnous flottent, les appels se croisent, les cris retentissent, gutturaux, exaspérés : camelots, portefaix, cochers, assaillent la cohue bigarrée que le convoi jette au bord de l'oasis. Dans les obliques rayons du soir, la poussière tournoie; chevaux, calèches, piétons fuient avec l'âcre nuée; le flot humain, plein de gestes et de clameurs, disparaît vers la ville...

Dans la rue où la poudre, comme un tapis de haute laine, fait les pas silencieux, la rumeur s'éteint. Des formes enveloppées de draperies circulent avec une monacale gravité, et l'on dirait d'une trappe où de blancs vieillards évolueraient avec la lenteur liturgique. L'ombre a tout noyé; la douceur vespérale, en ce décembre, unit au charme morbide d'un automne doux, la fraîcheur caressante d'un printemps qui se hâte. Le ciel s'anime,

le feu d'artifice des nuits sahariennes est commencé; dans la poussière de diamant, des cabochons étincellent.

D'irritants parfums vont et viennent, au gré d'une brise indécise et molle, c'est l'haleine des parcs immenses, ou le souffle de la cité qui s'endort... Des nomades aveugles, perdus là-bas vers les sables blonds, se dirigeraient sans doute aux capiteuses effluves de la *Reine des Ziban*, comme jadis les marins de l'Archipel reconnaissaient au large, à de voluptueuses fragrances, les rivages de Métylène.

Un appel de cuivre chante, des troupiers se hâtent vers la citadelle...

Le premier soir est bon; la première nuit reposante, tous les rêves d'Orient y palpitent comme un essaim de lucioles.

UNE VILLE AU DÉSERT

Les *conquistadores* bâtirent une citadelle, une église et une ville [1].

La forteresse est tapie près de l'*oued*, perdue presque en la verdure des palmes; on l'oublierait peut-être, sans le clairon de garde qui surveille chaque jour, l'aube pour la diane, le crépuscule pour la retraite [2].

Non loin, dans le même style de planton, sans atours, mais sévère, l'église est au fond du jardin municipal, vraie guérite du bon Dieu, avec, au front, un grand œil blanc qui marque les heures tandis qu'un battant de cloche les martèle.

Entre le fort, ville imposante des garnisaires, et ce qui

---

[1] Ce fut en 1844 que la colonne que commandait le duc d'Aumale prit possession de l'oasis et refoula vers l'extrême sud les troupes des lieutenants d'Abd-el-Kader.

[2] Ce fort, qui contient toute la défense de l'oasis, porte le nom du commandant de Saint-Germain, tué au combat de Sériana, le 17 septembre 1849.

fut jadis le *ksar* [1] de Biskra — un échiquier de terrasses blanches coupées de ruelles droites — la colonie a créé la ville européenne. D'abord des échoppes

HOTEL DE VILLE

modestes, puis de vraies maisons, dont la forme surprend dans le paysage exotique : toits rouges en exil, façades nostalgiques aux fenêtres carrées, aux rideaux de guipure !... Le passant remarque pourtant une vague

(1) Village en langue arabe, au pluriel *ksour*.

singerie d'architecture mauresque : c'est l'hôtel de ville que la jeune commune s'est construit. Ici on légifère, là on juge, et de chaque côté de la cour intérieure bordée de grêles colonnettes, l'édilité fait face à la justice. Dans le couloir, des *chaouchs* [1]) circulent et les parasites de la *chicane* habitent les encoignures. Un *maboul* [2]) apporte la veine au plaideur qui sait combien peu vaut le droit. Un aveugle à mine patibulaire et haillonneux, est un réputé *solicitor*, un client explique son cas, avec force gestes et terribles regards, hélas perdus pour le défenseur aux yeux éteints. Une grille clôt le palais que gardent deux lionceaux d'ocre, bien faits pour sa mesquine majesté. Dans l'air calme, le drapeau pend le long de la hampe, comme une robe fanée.

Le Français fait toute chose *à l'instar* et, s'il bâtit une ville, trace d'abord la *grand'rue*, pour que toute *province* soit semblable. Il y a donc une *artère* principale sur laquelle les boutiquiers ont déployé leurs façades; les constructions de la première heure ont gardé du confort musulman les arcades qui donnent l'ombre à leurs seuils.

La *seguia* [3] promène ses eaux et la vie dans l'oasis,

---

(1) Étymologiquement : *tourmenteur*, *bourreau*, descendu jusqu'à l'acception d'huissier, garçon de bureau dans les villes, garde champêtre dans la campagne.

(2) Insensé.

(3) On nomme ainsi tout canal d'irrigation; synonyme de l'espagnol « *Zaquia* ».

arrosant les troncs des dattiers, des gommiers géants, des caroubiers âcres, des cassies d'où coulent les parfums de cassolette. Dans le vaste jardin public, le

treillage vert fait un dôme élevé, un tamis bienfaisant, à travers lequel filtrent en minces faisceaux les terribles rayons du soleil d'Afrique. Des femmes voilées traînent sur le sable de la grande allée les lourds anneaux de leurs chevilles, des *croyants* égrènent les noyaux de dattes de leurs chapelets et, tout auprès, des *gretchen* s'extasient, des ladies et d'irréprochables vieux gentlemen

échangent des aperçus spirituels ou non, tandis que, dans ce coin propice, *le monsieur à faux col et la vierge à bandeaux* n'hésitent pas à effeuiller les roses des puériles et tendres confidences...

Pour la jeune cité prospère et ambitieuse déjà, on a cherché un blason et, sur un cartouche neuf, inscrit, exaltant l'orgueil de la parvenue : « *Heri solitudo, hodie civitas.* »

LE MARCHÉ

« Ceux qui vont sur les pirogues et ceux qui montent les chameaux viennent aux portes de Tombouctou se tendre la main » [1] ; à Biskra, la voie de fer atteint les caravanes. La ville des mercantis s'éveille de bonne heure, quand à peine l'aurore rosée dilue les traces violettes que laisse la nuit vers l'horizon ; un vagissement d'abord, puis une rumeur, puis le grand tumulte de la foire. Ici, les chroniqueurs émus s'arrêtent pour glaner quelques bribes précieuses d'exotisme, le photographe braque ses lunettes et chacun veut ravir à l'âme arabe l'un des secrets qu'elle nous cèle. Si le Gaudissart du journal colporte que l'endroit est d'une surprenante originalité, il a dit vrai.

---

[1] *Tombouctou la Mystérieuse,* de Félix Dubois.

Il y a sur la place, bordée de maisons à colonnades, toutes les races dûment échantillonnées de Sem et de Cham, vaquant, discutant, se querellant en d'âpres dia-

lectes. Des noirs, par les hasards du servage, sont venus de Ghadamès, d'Ouargla, du Tchad inexploré; leurs prunelles noires ont reflété des lointains mystérieux, dont ils content volontiers les merveilles... Arabes, Turcs, Berbères, tous sont là, ceux de Sidi-Okba et

ceux de Kahenna, la prophétesse [1]. Les Kabyles au front bombé gardent une attitude méfiante, paysans cupides et malins, fixant la marchandise et fixant le marchand, certains que tout négoce est une tromperie.

Des juifs aux visages blêmes et huileux, en vestes courtes et culottes bouffantes, circulent, comprenant toutes les langues et surprenant le secret de toutes les transactions. Ils attendent patiemment la minute de la fructueuse entremise, comparses nécessaires des gens de la foire, qui vont à eux fort à regret, l'œil torve, soupçonneux.

La foule des emburnoussés grouille ; les groupes se forment, se disjoignent, se rejoignent, et l'on vend ici tout ce qui peut être vendu. C'est une foire, un comptoir, un bazar, un étal, une bourse. Tout est là pour le ventre de l'Arabe, son luxe, son plaisir. On cuit le *méchoui* [2] pour le riche, la friture de sauterelles pour le mendiant... Toutes les victuailles sont là, les fourrages, les graines, les litières, la *merga* [3] odorante et le goudron dont les chameliers — ces calfats du

---

[1] Rappelons que le conquérant turc Sidi-Okba, atteint par la célèbre guerrière Kabyle Danna Kahenna, fut défait et tué à 26 kilomètres de Biskra à l'endroit qui porte son nom et où l'on voit son tombeau.

[2] Jeune mouton cuit entier à la broche.

[3] Sauce avec laquelle les arabes assaisonnent le kouss-kouss.

désert — protègent le *vaisseau* de la mer de sable. Dans une construction carrée qui veut être une halle... les piments rouges, les dattes collées comme des figues et les dattes sèches pour les chameaux ; toutes les viandes et tous les débris, au milieu des mouches qui essaiment et bourdonnent... Puis voici les babouches de peau de dromadaire pour le commun, les bottes de *filali* [1] pour les dandys, le khoheul, le henneh, les bracelets et tout l'ornement des femmes, jusqu'à la pâte jaune qu'elles mastiquent, durant la longueur des siestes, en attendant le sommeil.

Dans de proches *fondoucks* [2], on vend et on achète des bêtes de somme : les bourricots aux jambes frêles, résignés mais vaillants, les dromadaires qui se plaignent

---

[1] Peau de gazelle tannée de couleur rouge ou jaune.
[2] Écuries et remises, d'ordinaire à ciel ouvert.

sous la charge et dont les *fils du Prophète* ont traduit le gargouillement : « O maître, mets des coussins sur mon dos, pour que point ne me blesse. » Et autour des bêtes les gens de la foire, soucieux, examinent, palpent, maquignonnent. Des odeurs suffocantes planent, et des nuages de poussière s'élèvent et s'abaissent, des effluves passent : relent des viandes, exhalaisons des cambouis, pestilences des hommes et des bêtes en sueur.

Il est venu du monde des ksour voisins et des oasis les plus lointaines des Ziban [1] et de l'oued Rirh. Ils sont partis avant le jour, ils ont voyagé au galop de leurs chevaux ou au trot menu des petits ânes, excitant sans cesse leurs montures et fort impatients de l'arrivée, criant tantôt : *Rrrr*... tantôt : *Balek* [2] selon que la route était libre ou que les piétons l'encombraient.

Pour une heure, au marché quotidien, l'Arabe abandonne son ordinaire placidité; il est démonstratif et loquace, il sent qu'il a un combat à livrer, un ennemi à vaincre ; il joute, sachant toutes les finasseries de l'échange, le malin jeu de l'achat, les subtiles flagorneries de la vente. Le goût du lucre le conduit et c'est

---

[1] On nomme Ziban la réunion des Zab Guebli, Zab Daharaoui et Zab Chergui, groupes d'oasis situées au sud de Biskra et au nord de l'oued Djedi et des Chotts.

[2] Attention ! Prenez garde !

sans doute le prétexte, mais l'agitation du marché le capte — tels des paysans normands, beaucerons, nivernais, courent à toutes les foires à dix lieues à la ronde, et s'attardent dans la dispute et le bruit, comme à leur tâche.

Chaque matin, au centre de Biskra se tient une *bourse* avec ses agents de change, ses coulissiers, ses malins et ses gogos, et l'on y agiote et l'on y boursicote avec frénésie, durant de mirifiques séances. Non loin du temple nauséeux qui s'élève au centre, il y a des *pieds humides* auxquels échoient les minimes transactions, les valeurs dépréciées : éventails, balais, ouranes et lézards empaillés, une poignée d'orge, une brassée d'alfa, quatre brindilles de *lek*.

On demeure là, jusqu'au milieu du jour, en des parlotes et des conciliabules. Le marché devient un *meeting* ou mieux une réunion de *meetings* distincts. Ils discutent des affaires publiques, ceux de Bab-el-Darb rencontrent leurs cousins de M'cid ou de Cora. Ils s'entretiennent calmes à présent et dignes, comme des personnages de l'antique Hellade, en un dérisoire *agora*.

L'odeur suffocante s'atténue et, seul, subsiste, triomphant, ce parfum de musc, de bois de cèdre et de pastilles du sérail qui évoque en tout endroit l'Orient, comme l'encens, la cathédrale, les orgues et l'ostensoir d'or !

UN PEUPLE DE MARCHANDS

Le petit commerce indigène se tient auprès. Le long des colonnades s'ouvrent des tavernes de kahouadjis, des restaurants où ceux qui ont deux sous se régalent. Ces auberges lâchent des souffles de ragoûts au safran, et ceux qui n'ont pas un liard viennent, près des seuils, humer discrètement les lourds fumets des cuisines qu'ils ne pourront goûter.

Ces portes basses, comme des gueules, crachent chacune sur la place leur haleine où mille parfums se coordonnent. Dans ce confluent de toutes odeurs, çà et là, les boutiques des M'zabites jettent une puissante effluve lentement diluée; les habitués différencient: fadeurs des savons, des suifs, des cuirs; violences des vernis, des couleurs, des toiles neuves et des épices... Tous les mercantis du M'zab sont là: les Abdallah ben Kabouch, les Mohammed ben Bakouch, les riches sur la fin de leur carrière, les nouveaux venus qui longtemps encore attendront ici la fortune...

Le juif détient l'or, mais le M'zabite les riches costumes, et c'est un monopole contre lequel nulle con-

currence ne prévaut. Le juif est joaillier, argentier, le M'zabite est drapier, et tous deux sont de vils marchands que l'Arabe méprise, lui qui jamais n'inclina sa fierté jusqu'au trafic.

Ceux-là sont des passagers, dans la cité de Sidi Zerzour [1]. Vers quelque ville sacrée de leur lointaine *pentapole*, ils ont laissé parents, amis et aussi les femmes qui, pensives, regardent des terrasses de Ghardaïa la ligne bleutée où ils disparurent, pour ne revenir que riches et honorés parmi les leurs...

Honnis, chassés, ils firent ce qui répugnait à l'orgueil de leurs frères triomphants; ils vécurent méprisés et se vengèrent de l'inéluctable déchéance, par l'intime

---

[1] *Monseigneur Sansonnet*, patron de Biskra.

satisfaction du lucre. Ils acquirent des richesses et, venus misérables, repartirent joyeux et chargés d'or vers les demeures qu'on leur avait gardées derrière les enceintes gigantesques de Beni-Isguen ou d'El-Ateuf.

L'hostilité les entoure, ils le savent et sont méfiants. Si l'heure de la mosquée les oblige à sortir pour prier, on voit à leur col pendre la lourde clef du coffre où ils amassent pour le jour béni du retour!

Les têtes émergent au milieu des marchandises amoncelées. La gravité sereine des patriarches qui d'abord surprend, le cède vite sur leurs visages aux masques laids de la cupidité. On veut voir dans ces échoppes la postérité des riches de Phénicie et de Carthage qui savaient tisser le byssus et le lin, teindre de pourpre les simarres et les tuniques et qui gardaient en leur demeure sicles d'argent et sekhels d'or. Ils se tiennent accroupis dans un trou ménagé entre leurs comptoirs et leurs étoffes nuancées de mille couleurs: cotonnades, soies, toiles, draps et percales; le M'zabite d'ailleurs vend tout: épicier, mercier, sellier; mais il a surtout la gandourah [1], le haïk, le caftan, celui du cheikh et celui du berger. Il suit la *voie droite* rigidement, et sa face de bronze clair, encadrée de barbe noire et frisée, révèle peu de sentiments tumultueux. L'œil vif suppute avec

[1] Sorte de robe arabe; chemise sans manches.

calme ce que vaudra la convoitise de tel caïd que retient une veste soutachée et dont l'œil est rivé à l'arabesque d'or... ou bien le regard est absent, et ils poursuivent vers le *Sud désolé* (1) leur songe splénétique.

Les petites industries font florès autour du marché: des forgerons qui battent le fer sur de minces enclumes, des barbiers, à l'enseigne d'un polyèdre de chicots, avec en langue arabe ces mots: *Ici l'on rase, Ici l'on saigne.* Chaque merlan est en effet quelque peu *toubib* (2), après avoir isolé sur le crâne du bon musulman la mèche du prophète — guettoucha (3), — il applique des ventouses sur les nuques et soulage ses clients d'un sang noir et vicié.

---

(1) Les M'Zabites sont tenus pour des schismatiques Ibadites de la tribu des Khoreidjites, sortis de l'obéissance au dire des musulmans orthodoxes, vers l'an 1011, à la suite de l'élection d'un khalife. Persécutés, ils se réfugièrent sur les plateaux arides dans le désert et créèrent, par de prodigieux efforts, au milieu d'une affreuse contrée, les cinq villes saintes du M'zab: Ghardaïa, Melika, Beni-Isguen, Bou-Noura et El-Ateuf. Les uns les croient de purs sémites, les autres d'origine carthaginoise. Ils s'enrichissent par le commerce, mais il est défendu à leurs femmes de quitter le M'zab et ils ne franchiront pas, portés par des roumis, le pont El-Araf, qui est une lame de rasoir, sur laquelle on passe pour gagner l'éden promis au *croyant*.

(2) Médecin, en langue arabe.

(3) C'est cette mèche par laquelle les élus seront saisis et précipités dans le paradis, ce qui explique la peur affreuse qu'ont les arabes d'avoir la tête tranchée et leur prédilection à infliger à leurs ennemis la mort par décapitation.

Un *thâleb* [1], accroupi devant une table basse qui nous serait un tabouret, écoute, calame en main, ce que lui crie un grand diable aux gestes désordonnés ; pensif d'abord, il trace bientôt activement sur sa feuille blanche de capricantes lignes, de la droite à la gauche, puis il lit avec force, tandis qu'à leur tour, recueillis, les illettrés l'écoutent, l'œil fixe, l'oreille tendue.

LA MAISON DU SEIGNEUR

Un prisme de *toube* [2] surmonté de naïfs ornements — architecture quasi rustique — domine ce quartier. Cette tour quadrangulaire dépasse les palmiers du jardin de l'agha et c'est là qu'il va prier, en sa mosquée particulière.

Autrefois il tenait, derrière les murailles hautes qui entourent l'édifice consacré, sa famille et ses nombreux serviteurs, mais le puissant agha crut qu'il convenait à son prestige de posséder hors la ville une demeure digne de sa fortune. A l'écart, dans les champs d'orge de la plaine, l'enclos du palais semble une forteresse en

---

(1) Lettré.

(2) Argile mêlée de paille moulée en brique, séchée au soleil, dont on construit les maisons.

flanc-garde ou un cloître endormi dans le soleil inexorable et qui s'isole des tumultes de la cité. Nulle ouverture indiscrète ne livre aux regards de l'étranger le sérail inviolé du maître; seule, une porte dissymétriquement placée à la mode musulmane, sur le côté qui regarde la ville, donne accès dans la résidence du caïd.

Aux abords, de fréquentes cavalcades passent et repassent, traînant par la plaine les burnous de pourpre et les burnous bleu de ciel; ce sont les fils de l'agha, ses neveux, ses cousins, jeunesse joyeuse et folle qui se défie en de terribles jeux; ce sont encore des galopades d'étrangers fiers de leurs montures, des cheikhs voisins en visite, des spahis en manœuvre...

Parfois aussi, sur le tertre voisin, des caravanes font halte; elles viennent du sud extrême, et gagnent vers le septentrion quelque ville sainte, ou peut-être la terre lointaine du prophète, les minarets miraculeux de Médine... Les pèlerins viennent saluer le pieux seigneur des Ziban, sa renommée est grande dans les douars et ils savent qu'ils trouveront chez lui, pour eux, du kousskouss frais et parfumé, pour leurs chameaux exténués, les dattes sèches et l'eau fraîche de la *séguia*.

A l'heure de la sieste, de rigides gardiens veillent au seuil du caïd et nul ne pénètre, car la consigne de ses *janissaires* est formelle; graves, ils portent l'index à leurs lèvres hermétiquement closes et leur regard sévère

MOHAMMED BEN GANA

rappelle au profane oublieux, que celui-là offense Dieu, qui trouble le sommeil du croyant!

L'aghalik est splendide. L'agha est prince des nobles attitudes et le nom de ses ancêtres est gravé parmi les trophées de la conquête...

Si Mohammed ben Gana aime la France d'amour sincère et accueille volontiers dans sa riche patrie les voyageurs, dont l'éblouissement l'égaie [1].

Nuls ombrages ne protègent encore le blanc quadrilatère du caïd, que le soleil de midi fait ruisseler d'étincelles; le site est dénudé, le désert jaloux presse de sa stérilité la verdure oasienne. A quelque distance, un fortin prismatique semble une sentinelle détachée, raide sur un monticule qui domine un secteur de la plaine. Au delà ce sont les frondaisons touffues de Beni-Mora, oasis, hippodrome et parc... Des orges vivaces étalent çà et là des verdoiements de prairies... Tout là-bas enfin, les lignes grises des collines des Ziban rayent le ciel plus clair et fuient mollement onduleuses jusqu'à se perdre vers la mer saharienne.

---

[1] L'agha actuel des Ziban appartient à l'une de ces grandes familles qui furent constamment mêlés aux événements de l'histoire du Sud-Algérien. Puissants et riches, certaines rivalités en firent promptement les amis de la France qu'il n'abandonnèrent jamais depuis les premiers temps de la conquête.

Si Mohammed ben Gana succede dans l'aghalik des Ziban à son père Si Mohammed S'rir ben Gana.

Au nord, l'œil veut deviner la porte majestueuse du désert et ces sommets de roches, qui sont aux frimas de l'Europe une infranchissable barrière. Là-bas le sombre hiver borne sa désolation, ses buées glaciales pendent

Les gorges d'El Kantara.

en lambeaux le long des pics de l'Aurès et les neiges furieuses flagellent des cimes géantes... mais pas un frisson ne vient jusqu'aux tièdes oasis où le printemps s'est retiré !...

Quand les compagnons de Nunez Balboa, parvenus

au sommet des monts américains, virent l'autre versant et l'autre mer, un attendrissement subit les fit pleurer... On conte que les conquérants s'arrêtèrent aux gorges d'El Kantara et que, muets d'admiration devant le panorama du désert, ils écoutèrent tête nue l'hymne national que, pour la première fois, les musiques jetaient à la plaine sans échos.

LA FÊTE

Le crépuscule est court, précis, et dure juste ce qu'il faut sur une scène bien machinée pour un changement de décors [1]. Il reste à peine la lueur d'un incendie lointain, le couchant tisonne ses dernières braises, puis c'est la nuit.

Dans la plaine, hors les murs de toube, des silhouettes se détachent en noir sur le ciel clair, les *croyants* lèvent leurs bras suppliants du côté de la ville du Prophète, et la prière, commencée tandis que le soleil faisait leurs ombres gigantesques, s'achève à la lueur des feux nocturnes. La ville repose, les mendigots s'étendent sur leurs burnous de mille pièces et leur sommeil est bon, car les sans-gîte sont ici bien traités par la *belle étoile*.

... Une musique vagit, un malhabile ménestrel fait grincer son archet sur une mauvaise corde, des flûtes

---

[1] On explique cette brièveté par l'extrême siccité de l'air.

modulent un chant sur deux ou trois notes, puis on perçoit des sifflements de fifres, des ronflements de cornemuses, le fracas des tams-tams, des derboukas et des coups furieux de tambours de basque. Ce n'est pas une guinguette où un artiste villageois s'est arrêté, ce n'est plus un bal musette à frêle orchestre, c'est une ville en fête.

La mélopée parfois est plaintive et parfois sauvage. Nos oreilles qui frémirent à d'autres musiques s'émeuvent peu, mais les Arabes croient entendre chez l'humble kaouadji les arpèges du merveilleux Asrafil, le chanteur paradisiaque.

En France où l'on a fait la part du vice, le quartier réservé garde la pudeur de l'étranger des promiscuités infâmes et si, par aventure, un passant s'y hasarde, la marque obscène l'avertit. Ici, le vice paraît s'ignorer à force d'inconscience et c'est comme un autre Éden avant le péché, où le mal et le bien sont peu définis, où la candeur d'un âge d'or s'est attardée.

La tradition a conservé au croyant de notre temps les villes de plaisir — les ballerines bariolées et parées comme des idoles barbares — par elles, quelque chose de la civilisation antique nous est rendu et de pieux rêveurs évoquèrent là le cynisme hautain de quelque cité dissolue des rivages du Nil.

La civilisation arabe ayant placé la femme à tel rang, devait lui assigner ce rôle, en marge de la famille, hors

le harem et la tente. Il y avait place pour ces danseusse et pour ces prostituées dans les villes musulmanes. Et ceux qui cachent sous l'ampleur mystérieuse des voiles blancs les traits de leurs épouses, devaient considérer comme la femme de tous, celle dont le visage se montrait à tous les yeux. L'infériorité sexuelle en fit des bateleuses et des esclaves, et la servilité les soumit aux caprices masculins, avec, toutefois, la revanche du gain facile et de l'impôt prélevé sur les fureurs mâles.

La légende veut que les femmes des Ouled-Nayl aient été chassées par leurs pères misérables. Elle apprend de chimériques retours, la tâche accomplie, le douaire gagné « à la sueur du nombril ». La renommée dit encore que ces femmes que l'on négligeait de voiler dès l'âge nubile ne pouvaient aspirer au rang de fiancées...

Dès lors une autre carrière s'ouvrait, loin de la légitimité du gynécée ; elles rachetaient une réprobation et gagnaient la vie, en offrant aux hommes la joie des spectacles qu'ils aimaient. Et ce fut vraiment chez ces grands amoureux le seul théâtre, ils y trouvèrent la comédie, la bouffonnerie et le drame, ils y cherchèrent toutes les passions en une seule, et la plus haute fantaisie qui les pût émouvoir. La danse finie, ces femmes, dont les simulacres amoureux ont amusé tout un peuple de fanatiques, restent pour lui des jouets. La caboti-

nerie moderne tend à hausser ballerines et théâtreuses jusqu'à l'honnêteté; l'Arabe, logique, les déclasse et les aime à son gré. Au sortir du café maure où ces artistes s'agitèrent, elles ne songent pas à se disputer et, fières seulement de l'opulence de leurs colliers, elles suivent selon l'Islam la route dévolue... Elles ont donc l'immoralité naturelle à la caste spéciale qu'elles constituent et il semble que ces bayadères vaillent par l'excès de leurs débauches, comme nos saintes par le paroxysme de leurs vertus. Elles n'ont ni honte ni vergogne, elles sont courtisanes tout simplement, et le mépris public ne frappe pas ceux qui les approchent.

Le métier de ces filles n'est point honni par d'austères censeurs, l'opprobre de la maison close à volets verts ne les atteint pas. Elles sont libres, joyeuses, riches et aimées quand elles sont jeunes et belles; misérables, quand la laideur et la vieillesse précoce les frappent. Elles ont leur ville propre où la curiosité mène chaque soir étrangers et étrangères et jusqu'aux plus sévères ladies, bien que le guide W. Harris ait finement dit de ces gracieuses créatures : « *Their morality does not stand very high.* »

Elles sont comme les prêtresses d'un culte antique, que l'on célèbre dans chaque *bled*, par les rues pleines de musiques et de cris. Ce sont les mystères d'une *bonne déesse*, que pourtant l'imagination musulmane n'inventa pas.

Tous viennent à la *m'bita* (1) pour la joie des yeux et beaucoup font une étape sur les tapis aux logis hospitaliers des hétaïres. Cheikhs et parias savent différencier leurs raffinements et sentir, après la douceur du gynécée, d'autres gammes de pâmoisons, que leurs exceptionnels tempéraments d'amoureux devaient un jour avidement connaître. Les Grecs, eux aussi, ne savaient-ils pas varier leurs fêtes et chercher, loin des mères de leurs enfants, de tendres objets, pour leurs superbes lupercales. Des sages philosophèrent au chevet de Thaïs !

LA RUE SAINTE

Donc, le soir, le Croyant déambule et dans la rumeur de ces rues, les Ouled-Nayl, célèbres almées et célèbres courtisanes, lui sourient de leurs seuils ou l'accompagnent cyniquement, le frôlant de leurs corps souples, lui soufflant au visage la fumée de leurs cigarettes.

Les voies sont étroites et dites rues *Saintes !*

On y voit les jeunes et les vieux ; les plus fins burnous s'y pressent. Une lumière discrète favorise toutes les audaces dans la ville en fête. De place en place, des cafés

(1) Réjouissance musulmane.

maures, que marquent des portières d'étoffes lumineuses. Chaque maison a des balcons et parfois un *moucharabieh,* où s'accroche une lanterne indicatrice, quadrangulaire et semblable à celles de nos villages français; une chandelle y fume.

Elles bordent les marches de pierre, quelques-unes se tiennent sur l'escalier même qui conduit à leur chambrette, un bougeoir est à portée de leur main, et dans ces baies de nuit, le passant voit luire les soies et clairdir les ceintures d'argent, larges comme des cuirasses; si quelque cigarette s'avive, la chétive lueur éveille l'or endormi des colliers, allume les fards et fait étinceler dans l'ombre les prunelles de jais.

De jeunes élégants dandinent leurs grâces, font savamment flotter les plis du burnous de fine laine, guettant l'effet de leurs muettes supplications qu'un sourire explique, prompts à saisir l'aubaine d'une caresse gratuite — cadeau de l'hétaïre à leur séduisante jeunesse...

D'autres protègent le commerce de quelque parente, femme ou associée et, sans la moindre gêne, indiquent aux hésitants le balcon de la plus belle...

Et c'est partout la même chose !

Un *assas* [1], vêtu du burnous noir, surveille la

---

[1] Veilleur de nuit.

LA RUE SAINTE

fête ; il a la farouche figure que l'on imagine aux janissaires. Il sourit, obscène, indifférent et blasé, mais au bruit insolite il apporte, pour trancher tout débat, l'autorité du manteau noir et celle aussi de la matraque dont il joue négligemment.

Les danses arabes ont traversé la mer, et nul n'ignore la parodie qu'en donnent, à chaque foire, les baraques de quelques Fathma. La singerie que l'on accommode au goût européen, devait être une déviation malsaine du véritable spectacle musulman, elle le fut. On donna surtout aux curiosités cosmopolites la vue disgracieuse d'un tressaillement de l'épiploon. Et maintenant, retrouve qui peut, sous l'abominable et obscène travestissement, le véritable canevas de l'initiale chorégraphie qui, selon Fromentin, est l'éternel thème amoureux sur lequel chaque peuple a brodé ses propres fantaisies [1].

Toutes les coquetteries, toutes les caresses, tous les élans d'amour de la femme trouvaient place dans l'authentique divertissement. C'était tout un symbole de la lutte galante, avec ses résistances, ses défaillances, ses

---

[1] Parfois dans les mêmes rues algériennes on rencontre, voisines, les Malaguaises et les Ouled-Nayl, et certes il y a plus d'un rapport entre les chorégraphies que l'on peut voir à Grenade aux quartiers des Albaycines, et les divertissements des cafés maures. Une parenté s'y révèle et il serait curieux d'établir par quels avatars, tel ondoiement arabe put devenir telle séguedille.

douces fins, avec la complication passionnelle que la délicatesse d'une race d'amoureux avait su y mettre...

Les uns y virent une « méthodique boiterie » et admirèrent surtout les voiles blancs qui palpitaient derrière les ballerines comme autant d'ailes, les autres s'attachèrent à la singularité des déhanchements, et quelques-uns s'émurent seulement de l'excentrique déplacement du nombril... La pantomime ayant perdu sa signification devant les profanes, le geste obcène, seul, subsista.

Au festival du cabaret, les danseuses sont parées extraordinairement. Sur la soie brochée des somptueuses gandourahs, l'or des colliers étincelle, les chapelets de pièces à toutes effigies tressautent et tintent sur leurs poitrines, en même temps que sonnent aux chevilles les lourds anneaux (*khalkhals*) d'argent, ou les cercles d'airain. Aux oreilles pendent, tirant les lobes, à la mode targuie, les larges boucles dites *tizzabitins*.

Une estrade est ménagée, au fond de la taverne du kaouadji, où prennent place des joueurs de flûtes, de fifres et de chalumeaux; ces derniers, comme des joueurs de trompette, enflent leurs joues d'un souffle puissant et obtiennent, au prix d'exorbitants efforts, les aigres filets de son, dont l'acuité éclate et détone dans la sauvage symphonie.

On voit là les danses dites des mains, des foulards, des couteaux ; les bras levés semblent jongler en l'air

avec d'invisibles objets ou simplement porter de légères amphores. Suivant le rythme lent ou rapide elles remuent alternativement bras et cuisses, tantôt presque accroupies, tantôt le corps ployé en arrière, la poitrine saillante, et la scène finit parmi les spectateurs que les écharpes frôlent; le dernier acte est celui de la sébile où tombent gros sous et pièces blanches.

Parfois, à certains moments, sans interrompre les figures de leur ballet-pantomime, elles jettent de caractéristiques et stridents you! you! aigus et âpres, tant, que l'on dirait « *des râles de fauves* ».

Les corps sont souples, félins, lascifs, et nul ne se dérobe à l'emprise de certains grands yeux noirs, cernés de koheul, quand ils ne brillent pas du feu mauvais qui flambe, en tout endroit, dans la prunelle des prostituées. Il y a de rares têtes de sphinx, dont la beauté arrête et surprend, et des têtes mutines d'adolescentes. Les coiffures sont curieuses, bonnet pointu des Constantinoises, posé sur le côté et couvert d'un foulard de soie brochée d'or, diadème des *Ouled-Nayl*, qui en fait autant de reines barbares, avec le casque énorme où la laine grossit la touffe de jais des chevelures. Sur les visages maquillés à l'excès, quand nulle passion ne les anime, règne la tranquille impudeur, ou peut-être seulement, l'acceptation placide de la tâche assignée par la *fatalité*.

LES ÉTOILES

Chaque *bled* [1] en a de célèbres : à Boghari, Sultana, fameuse parmi les orientalistes; à Tlemcen, Yamina; à Biskra même, plusieurs ont leur histoire, telle cette Farfaria, qui put voir de sa fenêtre s'entr'égorger pour elle, spahis et Marocains [2]. Embarka dont la tête de femme fellah fit quelques victimes jusque parmi les colons; Meryem enfin, qui reçoit littérateurs et peintres, et chez qui se rencontrent les dilettanti d'Albion et les névropathes de Paris.

Elles ont leurs coutumes légendaires et leurs superstitions. Ces filles, qui croient au mauvais œil et consultent la guzla, demandent ingénument au Prophète des filtres qui portent l'amour au cœur des hommes; un malin marabout leur indiqua le *mherdoub*, mélange ensorcelant d'épices, de viandes et d'abricots secs; un autre a dit : « Prenez votre plus blanche mule et gagnez la plaine en semant du sel, tout homme qui en écrasera

---

[1] Ville, village en arabe.

[2] On ramassa 10 cadavres et l'événement tragique de la rue des « Ouled » eut un long retentissement. Farfaria aujourd'hui en retraite, a enseigné les bonnes traditions à ses trois filles : Faby, Rawacha et Rnaïa (Voir Fréchon, *Algérie artistique et pittoresque*).

un grain vous sera fidèle. » On peut voir dans certains villages du Sud des poignées de gros sel aux seuils des filles mauresques.

Le café d'El Yahoudi satisfait mieux peut-être que celui des Ouled-Nayl les curiosités vulgaires ; la boîte à musique de la *province immonde* s'y est transportée, des filles y chantent tout en dansant, et le grinçant orchestre, aggravé ici d'un horrible violon, prélude par la *Marseillaise* et sait la chanson de Pimpin.

Pour un œil exercé, les juives ont simplement repris, en exagérant peut-être la mimique lascive, les scènes des almées mauresques. Elles psalmodient plus qu'elles ne chantent, sur quelques notes nasillardes et suraiguës. Nulle passion ne les anime, et ce ne sont que des bateleuses sans style et sans nerfs, dévidant avec des gestes convenus le fil interminable de leur complainte.

Elles viennent de Constantine ou de Tunis, et se sont efforcées — dans le vice de la ville — à moderniser les traditionnelles chorégraphies. Elles y ajoutèrent quelques tristes piments européens et le sourire engageant qu'elles tinrent des créatures de nos bouges et des beuglants mal hantés. Quand les graisses prématurées n'ont point alourdi leur taille et que, sur leur visage, de ruisselants saindoux ne fondent point avec les fards, elles sont souvent d'une extraordinaire beauté.

Chez certaines, la splendeur ancestrale des Judith et des Salomé rayonne, et si les temps mirent à leurs lèvres d'autres sourires, à leurs bras d'autres bijoux, on voit dans la profondeur de leurs yeux, toute la ténèbre fascinatrice de ceux d'Hérodias.

Elles collent à leurs fronts, pendant la quête faite d'un geste aisé, une pièce blanche, indication de l'aumône qu'elles attendent, ou peut-être symbole de la vénalité de leurs caresses.

Une partie de la nuit tiède, les Arabes circulent ou demeurent au cabaret. Gagnant sur le tard leurs cases de toubes, ils songent sans doute que dans le jardin du plaisir, Al Naïm, de jeunes garçons les recevront au bord d'un étang clair et leur amèneront les compagnes douces et belles dont l'haleine fleure le syringa ; ils songent assurément, ces enfants amoureux, qu'ils seront à la fleur de leur âge et pourvus de la force de cent hommes, car Allah met la vigueur des élus à la hauteur de la volupté, et ils rêveront sur leur natte, de la tente de perles d'hyacinthe et d'émeraude préparée pour la sieste éternelle.

PANORAMAS ET JARDINS

Pour qui monte au col de Sfa, par le chemin des diligences surannées, vers l'heure du couchant, le

soleil théâtral prend coquettement des poses en mourant, la rutilante bouée flotte, puis s'enfonce avec lenteur dans un océan d'or.

La route zigzague dans les flancs de la montagne, des caravanes de chameaux, de mulets et de bourricots la gravissent avec lenteur, gagnant El Outaïa, la *riche plaine* des temps romains. Le site est dénudé, çà et là des carcasses blanches de bêtes de somme, marquent de signes désolés les versants caillouteux.

L'aspect des roches témoigne des cataclysmes anciens, des dunes moutonnent les collines, et l'on dirait d'une mer aux vagues solidifiées par quelque magie (1). Sur la crête, le génie militaire avait placé jadis un poste de télégraphie sémaphorique, cabane où des générations de troupiers gravèrent leurs noms. Les vents font rage dans ce refuge, glacés par les cimes des Aurès, ou, surchauffés par les courants sahariens, les énervants siroccos. Sur l'autre versant, la route fuit dans les orges qui font là-bas comme un lac de verdure où flottent de rares *bordjs* (2) blancs.

Plus loin, vers le nord, à l'horizon bleuté, on voit les monts qui sont une infranchissable barrière aux nuages et aux frimas du septentrion, gardiens fidèles de l'azur immarcescible.

---

(1) Les environs offrent de grandes curiosités aux minéralogistes ; on y trouve, outre d'excellent gypse, de la pierre à chaux, toute la série des grès vers Chetma, du kaolin dans les Ziban, de l'albâtre vers El Outaïa, du cinabre et même une pierre presque précieuse : la calcédoine.

(2) Sorte de ferme fortifiée.

Vers le sud, le désert apparait vraiment selon la métaphore des premiers guides, comme la peau d'une panthère colossale, dont les tachetures seraient les oasis. En descendant, à mi-colline, parmi les vagues vertes des ksour, les moutonnements des cimes innombrables, des minarets surgissent; le dôme énorme du Dar-Diaf, le Royal-Hotel, caravansérail dont l'orgueil s'exalte en un belvédère pavoisé, et plus loin les humbles tours quadrangulaires des mosquées.

Royal-Hotel.

L'*oued* marque au bord de l'oasis un immense sillon, une grève de galets et de sables, de ternes végétations, où paissent le jour des bêtes isolées, où la nuit hurlent les chiens errants et les fauves. Triste grève d'où la mer serait partie pour jamais, laissant la désolation d'un vaste lit abandonné.

Depuis l'éminence de Raz-el-Ma, une source mur-

mure à l'écart et se cherche un lit, sur le bord de la grande rivière ; elle glisse timide et gazouillante sous de discrètes verdures et ce ruisselet qui clairdit à peine par place est la *séguia*, frêle artère qui porte en elle la fertilité des ksour.

Deux ou trois jours l'an, le torrent se précipite des hauteurs de l'Aurès, et emplit l'immense plage, l'oued roule quelques heures chaque printemps, avec un

bruit de *mascaret*, les eaux des grands monts, vers l'avide désert qui les boit.

Au bord même de la rivière s'élève une muraille éclatante, percée de jours semblables aux arches d'un grand et inexpliquable pont, c'est le

château Landon [1], enclos de merveilles, où chaque passant vient s'égarer durant une heure impérissable au fond du souvenir.

Un rideau de superbes palmiers et la murmurante *seguia* y conduisent. Les allées sont larges; les Arabes, gardiens muets, y circulent à pas ouatés et la lumière se joue parmi les formes vertes qui s'élancent et s'enlacent dans la plus capricante fantaisie. Il y a quelque chose d'apeurant dans le mystère de ces ombrages et plusieurs y rêvèrent de l'allée fatale qui conduisit Akedysséril au temple de Siva. La lumière enfin se tait et la rêverie plane libre par l'ombre et le silence.

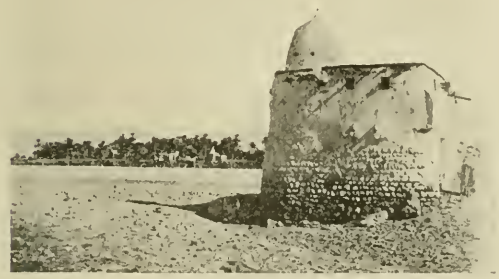
Il y a là tous les palmiers : le royal, celui de Java, les soixante-douze espèces cataloguées et peut-être d'autres encore; des figuiers de Barbarie, d'Inde et des pagodes, des bananiers, des lataniers, des cocotiers aux régimes mort-nés, des cactus, des youccas du Brésil, de la Caroline et du Texas, des bordures graciles de bambous, et des éclaircies de pelouses, et des arceaux avec pour fond, l'infini du désert, le bleu du ciel, ou les perspectives grises de l'oasis d'El Alia.

Décor de féerie en vérité, où la sagesse d'un Yankee

---

[1] M. le comte Landon de Longeville, un savant et un homme de goût, sut faire, à Biskra, par de patients efforts et au prix d'une fortune, une collection botanique célèbre dans le monde entier.

devient folie, où ses yeux attendent au tournant de chaque sentier une princesse de Shéhérazade indiquant quelque *Sésame* ignorée, pour un trésor de recueillement, pour le palais du meilleur sommeil.



Un kiosque offre des divans bas au promeneur ; les lianes mauves des bougainvilliers en décorent les baies mauresques et retombent çà et là en rameaux tendus pour la cueillaison. De la terrasse haute qui borne le jardin de féerie, l'œil découvre les troublantes perspectives du *Pays de la soif* et, passé la rivière, désolée, les proches verdures d'El Alia, oasis jumelle que l'on veut croire pleine aussi de rares frondaisons. Plus près, au milieu même du lit de pierre, le marabout de Sidi Zerzour — Monseigneur Sansonnet, patron de Biskra —

dresse son éblouissante koubba [1]. Selon la légende qui déclare que jamais le flot ne prévaudra contre ses pierres, pourtant disjointes, le marabout se maintient immuable, insensible aux morsures du soleil ardent, tel un stylite vêtu de roches et défiant l'éternité.

---

[1] On nomme ainsi la coupole ronde et blanchie à la chaux qui domine parfois les mosquées et les tombeaux musulmans.

KSAR

Le jour, la lumière baigne le village, le chauffe, le caresse et l'endort. L'architecture des *ksour* semble de quelque cyclope. Les massives murailles de terre supportent les terrasses que dominent çà et là de dérisoires parasols de palmes.

On dirait d'une ville de terre abandonnée ; pourtant les habitants, sur les midis étincelants, ne sont point aux champs pour de hâtives fenaisons ; nulle fâcheuse soldatesque ne les a chassés loin de leurs demeures endormies dans la paix

lourde... Quelques coqs chantent, érigés sur de vilains géliniers; un vol d'oiseaux fend l'air, grand voile oblique déchirant l'azur cruel.

Le village dort et son sommeil est une mort incertaine, si bien que l'on veut voir partout des ruines éparses. On s'y promenerait avec une crainte superstitieuse, sans les chiens, apparus en des interstices et qui témoignent de la présence des hommes, dont rien à cette heure ne doit troubler, sous peine d'anathème, la sieste quotidienne.

Près de la mosquée rustique et que des soldats romains eussent élevée à leurs dieux lares, des misérables occupent un coin d'ombre; mais leur immobilité est celle des choses, et les tons mêmes des loques qui les recouvrent sont ceux des murailles; leurs lèvres ne balbutient pas — figures inquiétantes que l'on voudrait toucher, dans l'angoisse de les savoir vives.

Vue du minaret de Sidi-Abd-el-Moumen, l'oasis apparaît comme une mer de palmes dont les vagues déferlent çà et là sur des promontoires gris qui sont les terrasses de Raz-el-Guerria, de Bab-el-Darb, de M' Cid, de Cora, en tout sept villages, formant un riche archipel. Les murs s'effritent; un orage y a fait des créneaux, le déluge eût dissous ces ksour de terre comme des amas de sucre.

Ici, les hommes n'étayent point les choses qui tom-

bent, et les cases sont jetées là dans un désordre hasardeux comme d'un gigantesque dé, il y a des terrasses disparues qui laissèrent seulement des murs lamentables

et vains. Parfois ce sont les cellules disloquées de quelque ruche à miel qu'une main lourde aurait bouleversées.

Lentement, timidement, formes indécises, des hommes arrivent, quand l'ombre plus généreuse trace dans les ruelles des marges nettes, mieux protectrices. Ils vont sans que leur rêve encore les abandonne. Un aveugle endormi surgit de la poussière où il était la tête enfouie, il secoue ses hardes, tend son bâton, et le regard vers le ciel, comme pour y lire le grand secret, il entreprend d'un pas lent la course quotidienne dont il doit vivre.

La *seguia* coule le long des ruelles ou au milieu, pénètre dans les habitations et ressort en murmurant, coupe le chemin, baigne le tronc des oliviers et des palmiers, puis va mourir, jetant sur la stérilité avoisinante, un cap de verdures, un champ d'orges !

Parfois, à l'endroit où le ruisseau s'élargit, des lavandières, les poings sur les hanches, jambes nues et gandourahs retroussées, dansent une étrange gigue sur le linge que leurs pieds adroits roulent en boule, battent, déroulent et lavent sur de larges pierres plates que l'usage a polies comme des marbres.

VIEUX TEURS ET JEUNES BISKRIS

Un tunnel se présente ; — une maison s'est bâtie sur le chemin ; dans l'ombre, sous ce pont, quelques indolents fument en devisant, accroupis sur un tronc de palmier, ou à même le sol. Leurs paroles sont rares et ils les espacent d'un temps de rêve, les complètent d'un regard ou d'un sourire.

Ce sont les vieillards de la *djemmaa* [1]; ils ont les figures farouches des anciens *teurs* et des barbes incultes où les fils d'argent l'emportent. Graves, ils veulent ignorer l'étranger qui les frôle, et qui souille de son pied

[1] Assemblée de notables, sorte de Conseil municipal.

la cendre de leurs chemins. S'ils le regardent, leur expression est indéfinissable, et la haine, le dégoût, la menace s'y révèlent tour à tour. Ces débris, dont les pères furent les vaillants de la défaite, parlent à l'écart, comme tels vieux légionnaires réformés, de la gloire disparue d'Islam, et peut-être aussi de la fatalité des lendemains!

Plus tard encore, dans le jour, les enfants s'éveillent, quittent comme des oiselets les coins de natte où ils reposaient, ils s'ébattent par la rue, ils surgissent de toutes les portes, emplissant l'oasis de cris. Il y en a tout un vol. — Ces petits sont loquaces, étourdissants, vifs. Ils grandissent dans les champs de l'oasis, librement, comme les chardons et les asphodèles; leurs pères indolents ne dirigent point leurs premiers pas, ne se penchent point pour entendre leurs premiers balbutiements. Si quelque malheur les frappe

tandis qu'ils jouent et vagabondent, la famille les ensevelit et dit avec un sourire où la résignation quiète l'emporte sur l'amertume :

— Mektoub R'bbi ! *C'était écrit !*

Leurs loques de couleurs vives éclatent au soleil, comme le plumage des petites bestioles des îles ; les écharpes qui enserrent leurs corps menus sont rouges, jaunes, amarante, cerise ; ils sont coiffés de foulards multicolores ou de *chéchia ;* quelques-uns sont enveloppés de burnous et semblent des Arabes de Lilliput, dont les capuces battent les talons. Tout cela se sauve, pousse des cris aigus, criant, excitant la fureur des chiens qui se hérissent. Derrière une porte, par un mince interstice, ils montrent un œil et une menotte salie, puis, bientôt apprivoisés, ils reviennent en bande, familiers, et pareils aux cigales importunes, ils n'ont plus qu'un cri dont ils persécutent le promeneur :

— Sordi ? macache sordi ?... sordi barca ? (un sou ? ne donneras-tu pas un sou ? un sou seulement ?)

Si l'aubaine est lente à tomber, les gosses insistent, si le roumi prévenu leur répond la phrase ironique et traditionnelle : « Passe demain, Allah te donnera ! » ils s'irritent ; sur l'air universel des *lampions*, ils chantent,

— Un-sor-di, Un-sor-di !

Alors leur acharnement devient un plaisir et ils jouent à avoir un sou, ou peut-être seulement à causer, sous

prétexte d'*un sou*, le plus insupportable agacement chez le voyageur qui traverse leurs folles petites joies d'enfant.

Sans doute, dans leur logique puérile, ils considèrent la pièce du *roumi* comme leur dû, droit prélevé sur le passage et que le faste de l'étranger doit oublier en la menotte du *mesquine matchachou*. Aussi courent-ils à perte d'haleine derrière les voitures, dans le nuage de poussière qu'elles soulèvent sur la route oasienne. Ils sentent qu'un petit sou leur est pris; la voiture les vole, ils la poursuivent. Et souvent, dépités, ils s'arrêtent net, et les bras au ciel, la voix exaspérée, ils lui jettent une longue huée !

Le plus leste de la bande propose parfois hardiment « la course »; il crie avec assurance, sachant bien l'attrait du spectacle qu'il propose :

— M'sieur, sordi, la course !

Ce qui signifie laconiquement qu'un sou étant jeté au loin sur le chemin, le plaisir du charitable Monsieur sera de voir se ruer vers la pièce la petite troupe tout entière. Elle grouillera un moment dans la poudre, puis, après une courte lutte, le plus adroit ou le plus fort aura triomphé, la main haute, serrant le billon et le mettant hors de l'atteinte des petits, attachés rageusement en grappe, le long du bras qui les frustre.

Ils préfèrent la *course*, qui donne l'aubaine au plus

agile, après un concours presque légal, au hasard, qui fait tomber en n'importe quelle main le sou que jette le passant. Ceux qui furent trop loin, ceux qui tendirent à contretemps leurs petits bras, tous les mécontents s'unissent bientôt et recommencent avec entrain la musique que l'espoir avait un instant interrompue. Ceux qui n'ont rien eu se plaignent, et c'est justice. Alors, seul, l'énergique « Rôôô..! balek ! » les disperse, encore faut-il parfois que le geste affirme la menace.

Il n'y a dans ces bandes bigarrées et bruyantes de petits enfants aucun adolescent; des petites filles, pas de fillettes. La précocité de la race fait qu'en un jour l'enfant, sans apparente transition, devient l'adulte, et la gamine, la femme.

La joliesse de ces petits êtres étonne, et nulle race au monde peut-être, n'offre à l'œil de plus captivantes rondes de marmots. Il y a des chevelures de jais dont les boucles courent et auréolent des têtes fines et jolies que le soleil peut seulement dorer; il y a des chevelures que les *hennehs* ont faites d'un blond de safran, et toujours des yeux larges, éclatants, profonds où l'on voit jusqu'à l'âme mutine. Et avec cela des poses, des coquetteries, des déhanchements devinés de courtisanes, les sourires équivoques d'une innocence frêle que l'on veut croire déjà presciente, — « de la graine d'amour qui vient d'éclore. »

MENDIANTS !...

Devant le Dar-Diaf, sous les arcades du Royal-Hôtel, au bord des jardins Landon, les pieds dans l'eau le long de la séguia, les pieds au soleil dans la rue Sainte...

Étendus à même le sol, enfouis dans la poussière où piétinent les ânes, les chameaux, les chevaux, quelquefois dans une ornière profonde qui sert de lit. .

Des loques, un amas de loques, du gris imprécis de la poudre, ou bien de cette nuance que l'on nomme *isabelle*... c'est un mendiant. Rien ne remue, mais une voix gémit

comme un âpre chant de phonographe, on perçoit des syllabes :

— Ia Rijal Biskra! Atina marouf a la khâtir Rabbi! *(O hommes de Biskra, faites l'aumône au nom de Dieu !)*

Parfois résonne durement le nom vénéré de Sidi Abd el Kader-ben-Djilali, marabout fameux de Bagdad.

Quand les pas de l'étranger résonnent sur les dalles, la lamentation croît sous les guenilles; le passant curieux jette un sou, une main sort, ridée, calleuse, invraisemblable, et la monnaie a prestement disparu.

Puisque le travail est méprisé par ces héros déchus qui devaient vivre de la guerre, la pauvreté ne pouvait être honnie!

Les misérables vont comme des saints qui ont le courage singulier de l'inertie et celui encore du renoncement.

Tantôt un peuple d'enfantelets se rue, tantôt ce sont les vieux dont la plainte lancinante vous poursuit; et ceux-ci quémandent comme Bélisaire sur les voies romaines, ou bien l'œil dur, brillant, tel un lac d'acier, sous les sourcils en broussailles, ils mendient avec des mines redoutables, tels des bandits en retraite, une main tendue et l'autre à la solide matraque de palmier.

TAVERNES

Le prophète s'abstint, dit-on, de café mais aujourd'hui, quelques nomades des douars extrêmes et d'inappréciable pauvreté, ignorent seuls la douceur de humer en de fines tasses à fleurs le *kaouah* parfumé, tout en soufflant de gros nuages bleutés d'un *chébli* blond. Les heureux habitants des *ksour* voisins de Biskra fument et boivent le café, ce qu'ils appellent orgueilleusement *faire caïd*.

Chaque village a ses tavernes étroites ou vastes, nues ou ornées, suivant la richesse du ksar, suivant le nombre de ses clients. Vers l'heure où le soleil se cache derrière les palmes, on voit les habitués s'acheminer avec lenteur vers la case du *kaouadji*.

La salle est grande, un coin en est réservé à l'attirail du cafetier; dans les plus riches de ces tavernes, un artiste a peint des fresques naïves sur le crépi de la muraille, des tapis recouvrent le divan de terre qui fait le tour, des nattes sont sur le sol. Un jeune éphèbe en tunique ou veste blanche, coiffé de la chéchia, prépare, près du fourneau bien primitif, la liqueur brune dans les petites cafetières tronconiques. Il sait

quels seront ses hôtes et les salue d'un mot rapide, sans détourner la tête, sans interrompre sa besogne.

Ici, nulle musique, aucune bateleuse. La fête se tient ailleurs, et ceux du village ont mieux encore, dans cette salle commune, un cercle qu'un café. Ils viennent en silence et se rangent à leur place accoutumée, qui sur les nattes, qui sur les divans, roulant des cigarettes, préparant les boîtes de fer où ils serrent le fin tabac; et fumant, et rêvant, ils attendent sans impatience ceux qui tardent.

Ils viennent seuls ou par groupe, et ils entrent chez le kaouadji comme ils entrent dans la mosquée. A portée de leurs mains, ils ont la tasse où le café fume, leurs paroles sont rares, perdues dans la fumée bleue et ponctuent seulement les rêves ternes où ils s'abîment. Le démon du jeu les tente parfois, et c'est à coups de cartes grasses, venues d'Espagne, qu'ils se disputent un maigre pécule de billon. Autour des joueurs, les fumeurs font cercle, suivent et apprécient la chance, tranchent un débat, apaisent une dispute qui parfois éclate, imprévue, violente, laissant les adversaires furieux et se défiant d'un regard aigu.

Mahomet déplora cette perversité chez son peuple, il édicta des peines contre les pécheurs endurcis. Il proscrivit le jeu dit des *flèches*, par lequel, au moyen de sept inégales baguettes, le sort partageait à vingt ou

trente musulmans, les membres d'un chevreau. Les joueurs ne pouvaient apporter leur témoignage en justice. Seuls, les échecs trouvèrent grâce devant le législateur qui considéra que le calcul étant la base de ce jeu, il ne pouvait devenir pour les croyants sujet de discordes et d'immoralité. Toutefois, les figures de bêtes, interdites par la sainte loi, ne devaient pas exister parmi les pièces de l'échiquier.

Les croyants s'attardent, en dépit de la règle, à leurs jeux aimés. A l'heure du kouss-kouss, ils regagnent leurs logis, seuls les vagabonds demeurent assoupis sur les nattes et trouvent un gîte chez l'hospitalier kaouadji, pour deux sous — prix de la tasse même — l'hôte les garde sous son toit durant toute une nuit.

CHEZ EUX

Le café maure est une boutique où chacun s'assied, l'Arabe oublie le *roumi* à ses côtés il n'en craint pas la profanation. Mais son logis est semblable à son cœur et garde ses mystères. Les portes de ces cabanes de toube sont basses, plusieurs ont dit pour que le front du visiteur s'incline dès le seuil, plus encore, croyons-nous, pour ne rien livrer à l'œil indiscret de l'étranger.

Nulles ouvertures ne trahissent l'intérieur, et par des jours en meurtrières, des chiens kabyles montrent leurs crocs menaçants. Le ksar semble désert, mais une vie quasi souterraine y persiste ; ainsi le visiteur errant par les sentiers du Moghreb croit à de fausses solitudes.

Toute curiosité importune ces patriarches, réfugiés en l'intimité précieuse du gynécée, les politesses du langage bannissent toute question sur la vie familiale. Tout regard est inquisitorial et vole quelque chose de caché qu'ils aimeront moins, pollue le visage de leurs femmes. Ils fuient l'étranger ou le subissent, et leurs livres disent : « Toi et ton frère contre ton cousin, toi et ton cousin contre l'étranger. »

Il est dit encore : « Femme sans pudeur est comme manger sans sel », et ils cachent leurs épouses, non pas seulement pour se garantir des possibles trahisons, mais afin de garder pour eux seuls la volupté de contempler leurs formes, pour les dérober même à l'emprise fatale de l'œil d'autrui, qui peut retenir l'expression d'un visage, la joliesse d'un geste.

Chez les grands, de moindre vertu, peu à peu la tradition s'abolit ; on dîne chez l'agha, selon la mode européenne, et l'effort d'être semblable au vainqueur, triomphe des vieilles répugnances. La loi, d'ailleurs, est de préceptes fragiles, comme un filet aux mailles lâches et faciles à distendre.

Dans le sud extrême, hormis le *toubib*, qu'introduit la peur de mourir, nul ne viole le secret de la maison. A Biskra, mille contacts dévièrent ces rigidités des

croyants, et la faveur est aujourd'hui commune, de visiter les logis indigènes. Guillaumet conta la peine qu'il eut à peindre telles Aïcha, Fathma et autres femmes de cheikhs pourtant dévoués, les orientalistes sont aujourd'hui plus heureux.

Si l'on pénètre chez quelque villageois, un peu

m'tourni [1], les chiens hérissés aboient, les enfants et les femmes fuient, et c'est dans toute la maison un terrible émoi, que la politesse du maître ne peut dissimuler. Ces intérieurs cachent aux regards les plus misérables taudis, et la simplicité antique dédaigne ici le confort des *roumis*. Les pièces sont vastes chez les riches, et donnent sur une cour centrale où, dans de grands vestibules, tièdes et habilement aérés, des *guerbas*, outres en peau de chèvre, balancent sur des trépieds de bois une eau qui suinte et rafraîchit. Ces alcarazas oscillants conservent à la famille une boisson froide, mais empuantie de goudron. De rares tapis et des nattes d'alfa forment tout l'ameublement.

Chez quelques riches, l'horreur d'un mobilier d'acajou s'étale, et les murs s'adornent de formules du Koran — préceptes tirés de quelques surates.

La famille, d'abord en fuite, revient pourtant sur un signe du père et les enfants curieux s'approchent, sournois et méfiants. Les femmes à la démarche gracieusement hésitante, lèvent vers les intrus leurs grands yeux étonnés, dont un cercle de koheul fait vraiment des yeux de gazelles. Tous bientôt, fixent espièglement l'étranger, mais un mouvement seul les décontenance

---

[1] Mot de sabir signifiant celui qui adopte dans une certaine limite les coutumes européennes (*retourné*).

et les maîtresses de céans, glissent leurs doigts que l'angoisse rend gourds, dans les laines qu'elles tissent, ou bien elles broient mollement dans les vastes plats de frêne, dus à l'industrie kabyle, les fines granules du kousskouss. Toutes ces femmes, quand elles sont jeunes, ont des timidités et une gaucherie d'enfantelets; de rares privilégiés virent, dit-on, dans de somptueux harems des filles d'une rare beauté!... La décrépitude des vieilles est lamentable; la loi musulmane qui met en doute l'existence de l'âme féminine, est cruelle et ne voit dans la femme que l'objet soumis et l'esclave fidèle; quand la beauté n'est plus, reste une triste ilote qui se traîne jusqu'à la mort, horrible et résignée.

L'Arabe qui se méfie de l'étranger, redoute son voisin; il se garde contre les faiblesses de ses *femmes-enfants*, pourtant les drames sont fréquents, les amants audacieux, les maris impitoyables...

LA PLAINE

La plaine est déserte vers le milieu du jour, des bourricots à l'aventure broutent le long des troncs de palmiers, les chameaux eux-mêmes s'affaissent et remuent avec bruit leurs énormes mandibules. Seuls, des nègres en turban, patouillent la terre et la paille et confectionnent les briquettes de toube. De rares Arabes, que pousse sans doute quelque urgence extrême, passent au trot de leurs petites montures, les jambes ballantes ou posées dans les deux paniers immenses qu'ils vont remplir quelque part à la ville, ou dans un coin de l'oasis. On entend dans l'ombre d'un sentier : Rrrr !... sorte de vibration du gosier que toujours accompagne le bruit mou de la matraque sur le ventre de l'animal.

Les heures de séguia règlent pourtant d'indispensables labeurs. Les habitudes oasiennes accordent à chaque propriétaire, suivant ce qu'il possède, un temps d'irrigation dont il doit profiter. Chacun prend selon son droit telle part du ruisselet qu'il détourne

en son champ, et l'eau est parcimonieusement mesurée par la largeur d'un poing fermé (*loukza*, à Biskra).

A l'heure où la *séguia* lui est abandonnée, celui qui possède des palmiers dans l'oasis, les visite et inonde la rigole qu'il a creusée à leur pied ; c'est tout le travail que la Providence lui demande.

Sur le filet d'eau, des moulins sont disposés, les bêtes de somme y apportent tout le jour le grain, et repartent avec la farine dont on fera les gâteaux de graisse et de miel.

Çà et là des jardins de citronniers et d'orangers, dont les fleurs embaument.

La grande route blanche et poussiéreuse qui disparaît vers le désert de Saada, de Touggourt, de Wargla, laisse de chaque côté les ksour de l'oasis, à gauche M'cid, à droite Bab-el-Darb, Raz-el-Guerria. D'un village à l'autre, les constructions ne diffèrent pas sensiblement, et cependant nulle monotonie n'atteint le promeneur dans l'ombre oasienne. Quelque chose d'encore inaperçu surgit à chaque détour, du haut de chaque minaret l'océan vert prend d'autres aspects, et chaque heure différente dispense d'autres lumières.

Ici c'est Sidi-Joudi, le sanctuaire de Raz-el-Guerria, là Sidi-Melek, le sanctuaire de M'cid ; non loin dans ce même ksar, le cyprès dont la tête dépasse les palmes les plus hautes.

R.V.D.

Près le grand chemin du désert qui fait nettement deux parts de la *Reine des Ziban*, on peut voir sur un mamelon dénudé des restes bien informes, ou persistent pourtant de vagues silhouettes de forteresses moyennageuses : murs de terre géants, percés çà et

là de meurtrières oblongues que le temps a obstruées de débris; des créneaux qu'il faut deviner, car les pluies en ravinèrent les échancrures maintenant démesurées. Cette vieille kasbah, vétuste et qui d'elle-même s'enterre et se démantèle, est toute l'image de la vieille gloire d'Islam qui, plus profondément tombée chaque jour, s'ensevelit [1].

---

[1] Ce fut le 14 Mars 1844 que s'arrêtèrent au pied de la citadelle les bataillons du duc d'Aumale. Ahmed Bel Hadj commandait au nom d'Abd el Kader les troupes indigènes, il se retira et

Dans ce coin, de rares événements troublent la quiétude de nécropole; pourtant, parmi les poussières de la vieille citadelle turque, on donne des réjouis-

sances publiques et les bateleurs prennent la place des guerriers. La fête indigène promène sa gaîté sur le vieux trophée qui s'efface. Une foule y grouille ces jours de joie, des cris retentissent, des *noubas* grincent et les forains noirs exécutent des

évita ainsi l'assaut. On laissa seulement huit Français pour la garde du fort; pendant la nuit du 11 au 12 Mai, ils furent surpris et tués. On croit qu'une cantinière, du nom de Marie, excita les convoitises des indigènes et causa le massacre; cette fille vécut longtemps depuis sous la tente de Bel Hadj, et lui donna plusieurs enfants. (Voir Fréchon, *Algérie artistique et pittoresque.*)

tours. Ces paillasses ambulants jouent d'une cithare primitive, battent de la grosse caisse et se tortillent avec des mines passablement comiques. Les nègres soudanais, clowns et funambules du désert, colportent ainsi, de villages en villages, leurs bouffonneries et leurs musiques. Des enfants pépient dans cette foire et font le vacarme de cent mille cigales, on les divertit par de grotesques jeux, semblables aux petites sauvageries de nos campagnes, dites jeux de la poêle, courses en sac et autres facéties à grands succès.

Non loin, à l'entrée du ksar de Bab-el-Darb, une guinguette semblable aux pavillons banlieusards fut récemment érigée par quelque mercanti fort avisé. Là, le populaire biskri vient s'ébattre et bruire, les soirs dominicaux. Là, dans ce cottage hétéroclite, voisin du fort des *Teurs* et perdu dans les orges musulmanes, ils viennent de la *ville* se donner l'exquise illusion d'une partie de campagne, *à l'instar* de ces citadins qu'ils furent naguère, en quelque vague province, pourtant inoubliée !

A droite de la grand'route qui mène du vieux Biskra vers la ville, une vaste construction à colonnades dont la blancheur éblouit, porte en langue arabe, inscrit sur sa façade, le mot « Bit-Allah » — *Maison de Dieu*. Le cardinal Lavigerie — ce héros digne des anciens âges et qui fut trop grand pour un siècle de tristes guerres

et de pauvres vertus — rêva, dit-on, d'établir là le quartier général d'un corps d'armée de conquête spirituelle. Les *Frères armés du Sahara* devaient unir la douceur évangélique des apôtres à la vaillance guerrière des croisés. Disparus les *Frères armés!* disparu le chrétien aux rêves grandioses! Dans ce cloître, caserne autrefois, des sœurs pâles sous les bonnets blancs, circulent autour des malades, en *l'Hôtel Dieu* de Monseigneur le Cardinal.

ÉVÉNEMENTS

A quelque distance de l'hôpital des sœurs blanches, sur la même route du désert, on voit un champ mou-

tonné, qui de loin paraît un coin de terre qu'une multitude de taupinières désole; mais les *koubbas* rondes et blanches où reposent des marabouts vénérés ou des cheikhs, signalent le champ des morts. Les cortèges

sont fréquents sur la grand'route; les *tolba* [1] marchent en tête, puis vient le cadavre sur la claie, dessinant sa forme sous une draperie. Les proches du défunt le portent en terre et ses amis suivent en récitant les prières. A son domicile, les femmes se lamentent et se déchirent de leurs ongles le visage et la poitrine.

Le cimetière sans clôtures est ouvert à tous les vents; le jour, quelques burnous y sont accroupis et, au clair de la lune, les chacals y rôdent, allumant l'obscurité de leurs prunelles phosphorescentes.

Aux cimetières mozabites, on voit communément sur les tombes, des vases de poterie brisés, symbole naïf de la fragilité de la vie qui se fêle au hasard des chocs, ou peut-être indication précise, puisque deux tessons ne sauraient se ressembler.

De rares événements troublent la quiétude des ksour, les longues siestes et la suprême douceur du repos nocturne de la Perle des Oasis. Qu'ils naissent ou qu'ils meurent, les croyants, soumis à la volonté d'Allah, se réjouissent avec modération et se lamentent sans désespoir. Le mariage surtout les intéresse, c'est la seule fête familiale où ils manifestent ostensiblement.

Une fête et une bombance précèdent et suivent l'en-

---

[1] Pluriel arabe de *thaleb*, lettré.

lèvement de l'épousée; les yoû! yoû! yoû! aigus et stridents des femmes, retentissent par les rues; ces

clameurs particulières sont les mêmes que poussent dans les *m'bitas*, les danseuses des Ouled-Nayl; elles semblent caractériser toute grande joie, bien que l'on distingue d'abord dans leur excessive acuité, la terreur et presque la souffrance hurlante.

Au lendemain des noces, dans les villages où les rudes mœurs antiques ont persisté, on a coutume de promener

par les rues les linges ensanglantés, qui témoignent de la victoire de l'époux sur une vierge, pour le plus grand honneur des mariés.

Le soir, les gens de la famille font parler la poudre et c'est la manière des hommes de manifester leur joie, comme celle des femmes est de jeter de grands cris d'enfants effrayés.

Seul, le *ramadan* modifie profondément l'aspect et la vie des ksour. Le jeûne annuel, toujours respecté des indigènes, même les plus dissolus, dure une lune. Il commence à l'heure où l'astre de la nuit n'est dans le ciel qu'un imperceptible fil d'or, il finit lorsque quatre *adouls* (1) distinguent la lune nouvelle au 28e jour. Nul ne mange, ne boit, ni ne fume ; les plus scrupuleux respirent, dit-on, par le nez, faiblement, avec parcimonie. Mais dès que, du haut du minaret, le mueddin s'apprête à lever le drapeau, signal de la fin de la dure abstinence quotidienne, les cigarettes se préparent, les allumettes flambent et, quand le chiffon vert s'agite, la première bouffée tourbillonne bleuâtre, les plus affamés grignotent des galettes... Un coup du canon *roumi* souligne le geste de la mosquée. Le parfum des cuisines emplit l'oasis, « aux ouled » les musiques commencent, et la fête durera toute la nuit.

---

(1) Prêtres musulmans.

Les mosquées s'emplissent durant ces quatre phases lunaires consacrées au Prophète. Partout, quand vient le soir, l'horizon s'orne de silhouettes gesticulantes, les prosternations sont d'une ferveur extrême et les bras, tendus vers la miséricorde d'Allah, supplient.

Les plus endurcis subissent la menace du Coran et les plus impies s'amendent, sentant au fond d'eux-mêmes que ces heures du ramadan sont à Dieu. Tel qui buvait l'absinthe, la repousse d'un geste dolent, mais énergique.

Leur piété naïve croit à l'efficacité de cette trêve dans toute une année d'infamie, et ces jours doivent les purifier, pour tout le mal qui précède et pour tout celui qui suivra.

Les croyants vont par les jardins et les squares de la ville, égrenant leurs chapelets, regardant languissamment l'eau limpide des fontaines, qu'ils ne peuvent boire, et quand le cycle des temps place le jeûne annuel au cœur de l'été, le ramadan devient une affreuse torture que les plus faibles supportent sans gémir, attendant avec de grandes angoisses le crépuscule qui délivre.

Une fête monstre termine la période du jeûne, comme notre carnaval précède notre carême. Ils sortent étendards au vent, *noubas* en tête, et parcourent les rues avec la joie de convalescents qui renaissent à la vie. Ils re-

tournent à leurs affaires et à leurs plaisirs auxquels le Prophète malin les avait ravis.

Même en temps de ramadan, le jour est à Dieu, la

nuit à ses fils, mais le soir a pour les sages les édifications d'une haute vertu. Dans un local réservé, un *iman* fait des exhortations et des lectures qui ne sont pourtant ni la surate de la *Fourmi*, ni celle de la *Vache*, ni les poèmes d'Antar... L'orateur parle avec une extrême volubilité; quand il cesse de lire, il commente, et l'assemblée se réjouit discrètement — car le rire arabe n'est jamais que la contraction légère du zygomatique. Il est question dans la conférence de toutes sortes de dieux et d'hommes : de Jésus, de Napoléon, de Lamoricière. . et de plusieurs autres encore.

Ils viennent les soirs du ramadan, de Filiache, de M'cid, de Cora, car c'est à la ville que l'on peut trouver un savoureux avant-goût des joies réservées aux élus, sous les ombrages immenses du *Tuba* [1], au Djennat-Eden. Le tumulte meurt quand les danseuses exténuées demandent grâce et que le souffle manque aux plus robustes joueurs de flûte...

Ils rentrent au matin, marchant sous la lune électrique qui les éclaire, comme un soleil d'argent, et l'on dirait d'un exode biblique cherchant, après l'étape longue, le bienfaisant repos.

---

[1] Arbre paradisiaque qui couvre les élus de ses ombrages merveilleux.

Le voyage est une espèce de porte par où l'on sort de la réalité pour pénétrer dans une réalité inexplorée qui semble un rêve.

GUY DE MAUPASSANT.

LA VIE EUROPÉENNE

Il n'y a pas ici l'immense pelouse fleurie où virevoltent les dandys, où les rastas, complaisamment, se pavanent. Les demoiselles à marier n'y viennent guère en haine de sainte Catherine, et c'est trop beau pour Ardisson, dont la *séquence* magistrale ne raflerait d'ailleurs pas toujours le royal enjeu.

On ne voit pas non plus, sous les ombrages biskris, les dolentes théories de malades blêmes, évoluer autour des bouillonnements fétides, tandis que résonnent les pimpantes musiquettes d'Offenbach ou d'Hervé ; *Hammam-Salahin* est à quelque distance, et les facultés métropolitaines mettent un peu de répugnance encore, à

découvrir les vertus pourtant exceptionnelles des *Bains des Saints*.

Ici, dès novembre, viennent en grand nombre les transfuges de la Côte dite d'Azur : tous les débiles qui savent quel puissant thaumaturge peut être le soleil saharien, tous ceux pour qui le Moghreb a d'incomparables charmes, ceux que captive le climat idéal de cette autre Atlantide. Depuis jadis, les fils du Prophète avaient distingué entre toutes la *Perle des oasis* pour l'exquise douceur de son repos !

Les phtisiques « race à pas lent, mais chère au poète » s'y raccrochent à la vie avec des forces insoupçonnées, et parfois y trouvent le renouveau miraculeux ; des rhumatisants, chercheurs désespérés d'une terre propice, s'y chauffent béatement au soleil. Pourtant les malades sont rares, dans ce pays où « l'air est si doux qu'il empêche de mourir ». Les désirs de calme y conduisent de splénétiques citadins, et aussi quelquefois des désirs d'oubli !

Les peintres d'abord découvrirent ce sud merveilleux et entreprirent contre le soleil l'athlétique combat. Ils s'attardèrent, cherchant à surprendre le secret de ces couleurs invraisemblables et splendides, ils vécurent parmi les Bédouins, fixant un geste, notant une attitude, et envoyèrent aux septentrions stupéfaits, les toiles où pourtant ils avaient mal fixé d'insaisissables rayons. On

CHAMELIER ARABE ET SON MÉHARA

sut enfin qu'il y avait au sud algérien de grands jardins paradisiaques et qu'ils s'appelaient Boghar, Djelfa, Bou-Saada, Biskra !

Les premiers qui, bravement, suivirent les rapins qui eux-mêmes avaient suivi les conquistadores revinrent avec une auréole. Ils furent, au retour, de vaillants explorateurs, et ils écrivirent des livres avec des titres étonnants : *De Landerneau jusqu'au Désert !* Le vulgaire, béant, admirait, confondait, et les bourgeoises, peu savantes ou dédaigneuses des géographies, prenaient l'Atlas pour le Tchad et voulaient qu'on leur dît, au retour de Biskra, les mœurs, coutumes et nourritures des Nyam-Nyams !

Le voyageur hardi de *Landerneau jusqu'au Désert*, avait bravé le mal qui naît sur la bosse du dromadaire — ce vaisseau saharien — ou peut-être seulement les cahots épouvantables de quelques diligences disloquées.

Le railway du désert, qui aujourd'hui dépose en plein Sahara les touristes parisiens, s'y prit à plusieurs fois pour atteindre ce triomphal point terminus. Il se poussa d'abord jusqu'à Batna, — petite ville de troupiers, fraîche l'été, hospitalière aux émigrants venus des plaines que le soleil incendie, — puis il atteignit les gorges fameuses d'El-Kantara et descendit ensuite, après une halte de quelques années, jusqu'à l'opulente capitale des Ziban.

Alors on vint; la gloire d'avoir foulé le sol saharien se vulgarisa, et désormais ce fut une mode de poser devant un objectif biskri, vêtu du costume indigène, en compagnie de quelques endurants chameaux. Maintenant, ce n'est plus un secret pour personne que cinquante heures suffisent à traverser l'espace qui sépare les bords de la Seine du marabout de Sidi-Zersour. La faconde de quelques fanfarons s'en trouve diminuée !

Des solitaires, qu'une thébaïde si douce tentait, s'y installèrent d'abord, en de déplorables hôtelleries, puis, avec la première locomotive, le nord accourut et vint visiter l'île de verdure, l'émeraude dont la renommée avait franchi la mer. Sans doute, il y a quelque différence encore à cette heure, entre les clients ordinaires des villégiatures des hivernages consacrés, et les fanatiques de la nature saharienne, que chaque décembre ramène dans un coin familier d'inoubliable douceur.

Viennent surtout vers les ombrages de l'oasis les Yankees, dont les raids ont atteint de bonne heure les plus somptueux ermitages, des Anglais pâles et blonds pour y bercer leurs chères neurasthénies; et des Russes encore, des Scandinaves que les contrastes attirent. La France bouda longtemps à la station naissante; la foule aujourd'hui se décide, avec en éclaireurs, quelques jeunes mariés, avides d'horizons peu contemplés, et

quelques fugitifs amoureux, chercheurs d'une inviolable retraite.

Cet hivernage en pays musulman, que la monotonie des villes françaises n'afflige pas encore, aura décidément tous ceux qu'ont lassés le rastaquouérisme niçois et les pompes princières des bords de Cannes.

Bien que la jolie ville saharienne soit assez peu comparable à ce que l'on a coutume d'appeler en France une ville d'eau, il y a pourtant à Biskra une véritable saison, établie par la curiosité publique et qui coïncide avec les courses qu'y donne la Société hippique, sur le magnifique hippodrome de Beni-Mora.

FANTASIAS

La Reine des Ziban emprunte quelque jour aux fastes légendaires, une originale physionomie de ville conquise par un clan de merveilleux guerriers — toute la fleur d'Islam. Leurs campements sont dans la plaine et leurs chevaux piaffent sous les palmes. Tous les riches goums du désert sont là. On entend les frêles musiques des *ghaitas* (1), qu'accompagnent les monotones bourdonnements des *bendirs* (2). Ils traversent

(1) Sorte de flûte à sept trous.

(2) Instrument comparable aux timbales de nos orchestres; on les dispose par couples, une de chaque côté de l'encolure du cheval.

la ville au trot de leurs magnifiques montures, faisant parler la poudre et jetant d'intraduisibles cris de guerre. Les étendards flottent et la hampe porte haut la boule d'or surmontée du croissant symbolique.

Quand l'événement hippique, qui rallie tout ce que l'Algérie compte de sportsmen, est accompli, la piste est aux *goumiers*.

Ils vont d'abord au pas, comme une cavalerie d'élite marcherait gravement, fièrement, à de proches combats, et les musiques mièvres bercent, presque mystiques, l'ardeur des guerriers qui bientôt éclatera. Aghas, caïds, cheikhs défilent les premiers ; superbes sont les hommes et superbes les montures, somptueux les vêtements et les caparaçons : caftans surchargés de capricantes broderies, burnous pourpres, bleu de roi, amarante ; et toutes les draperies flottent, se croisent, chatoient, le soleil allume l'or des chamarrures et l'acier des armes, la plaine étincelle...

Ils repassent, se séparent en groupes et dès lors ne contiennent plus l'ardeur de leurs coursiers dont l'effort les entraîne ; c'est la chevauchée surhumaine, la grande *fantasia*.

Ils filent dans un nuage de poussière, comme des formes irréelles que balayerait un vent de bourrasque ; leur galop furieux les emporte vers l'horizon, où ils semblent devoir disparaître comme une éphémère vision.

Devant les tribunes, quelques-uns se dressent, burnous au vent, sur leurs larges étriers, visent d'imaginaires fuyards, font feu et poursuivent, le sabre entre leurs dents, une déroute de rêve fou. Les lames tournoient, les fusils volent dans la poussière d'or, et tour à tour

les centaures se dissolvent, chimériques et rayonnants, dans un flou de nuée.

Nul n'est revenu de ce spectacle singulier, sans ressentir l'émoi d'une obsédante évocation d'un passé merveilleux. Un dernier rayon de la gloire d'Islam éblouit le voyageur, qui garde, impérissable, l'image de ces cavaliers épiques, apparus et disparus tout à

coup sur les perspectives infinies du désert lumineux.

Les indigènes, venus de quarante lieues à la ronde, garnissent la pelouse immense; journaliers pauvres, *khammès* [1] de la glèbe, viennent sentir de la poudre et voir le défilé prodigieux de leurs frères. Ils regardent, immobiles, muets, béants d'admiration, ou parfois jettent aux appels rauques des goumiers, une rauque et inintelligible réponse. Leurs prunelles luisent, leurs mains tremblent, regrets du passé glorieux, ou peut-être espoirs indéfinis apparus un instant vers l'avenir?...

Les étrangers remarquent, en tête ds chaque tribu du désert, les cheikhs qui les conduisent : les caïds des Aurès du Ziban, des Ouled-Djellab, de M'Chounèche, des Arabes Gherabas, etc., etc.; et parmi tous ils distinguent Ali-Bey, descendant d'Aroun-al-Raschild, magnifique héritier des gloires millénaires, et possesseur d'une race de chevaux unique au monde ; Ali-Bey est caïd de l'Amar Kedhou et des Beni Bou-Sliman ; il réside à Tkout.

Sur les tribunes, les autorités se tiennent et s'efforcent de recevoir dignement le salut des caïds. Un général ou un commandant préside simplement et sans fâcheux gala, la solennité militaire, que nos ordinaires pompes ne sauraient rehausser.

---

[1] Arabes employés aux champs.

ALI-BEY

Les colons redingotiques ou débraillés, insensibles à des spectacles qu'ils ne *doivent* plus sentir, discutent des performances et démontrent oiseusement, que jamais ces cavaliers ne sauront *monter à l'anglaise.*

Les Mozabites conservent la tradition d'une *fantasia* pédestre, simulacre de combat plein d'intéressantes péripéties, et dans lequel ces indigènes se montrent d'une extraordinaire agilité.

Enfin l'agah Mohammed ben Gana offre aux hôtes de sa bonne ville une chasse au faucon. La représentation du fastueux prince des Ziban, diffère peu de la réalité; on a pourtant soin de lâcher sur le *turf* des lièvres que les oiseaux mettraient sans doute long-

temps à trouver, ce jour-là, dans la plaine. Faucons et fauconniers font honneur à l'excellent équipage de Si Mohammed.

Le retour s'effectue péniblement dans la poussière âcre que soulèvent le long du chemin les galopades des cavaliers et les piétinements des babouches innombrables. Une folie d'activité semble emporter la foule. Les chevaux fuient, ventre à terre, et quelques-uns se dérobent dans les champs d'orges; les voitures se disloquent à rouler dans des chemins mal frayés. Seuls les *goumiers*, rendus au calme, reprennent pour revenir leur marche de guerre imposante, avec les musiques élégiaques et rustiques, où luttent, sans souci de l'accord ni de la mesure, les chalumeaux, la flûte, la clarinette et la cornemuse.

Le soir comporte l'inévitable illumination et les diverses fanfares, bals, feux d'artifice convenables à toutes réjouissances publiques et consacrées par l'usage...

Trois jours, les fanfares font sans cesse leur vacarme, que la persistance rend parfois douloureux. Les Arabes, en bandes, circulent, vont à d'inconnus divertissements; la fumée des cigarettes parfumées et des bois de cèdre flottent par les chemins, par les jardins, mêlés aux relents des graisses et à l'odeur forte de galettes que l'on cuit dans chaque maison.

Le premier jour, des méharistes accomplissent le chemin qui sépare Touggourt de Biskra, soit 210 kilomètres, un starter les suit et le président des courses contrôle l'arrivée.

LA DOUCE RETRAITE

Toute la semaine, les Algérois s'en vont. Avant de partir ils s'assurent que la célébrité de l'oasis n'a pas menti, que le ciel y est plus beau qu'en aucune autre contrée. Les courses laissent un remous qui bientôt disparaît à son tour, comme le flot d'un torrent après l'orage.

L'oasis retombe en sa béatitude accoutumée, et l'étranger jouit du calme reconquis, après l'invasion d'un peuple où se mêlaient bien quelques barbares.

Sans doute, de jeunes hommes, en quête de sensations rares élurent Biskra pour y vivre quelques jours d'une autre teinte que celle, trop grisaille, et trop connue par ailleurs. Comme les débilités, dont les poumons crépitent, râlent et brûlent, dans cet air, d'un phlogistique d'une haute vertu, quelques névropathes

trouvent, par des considérations homéopathiques, un appréciable soulagement.

Les artistes qui passèrent là, et le nombre en est grand, constatèrent tous la retraite la plus incomparable, pour le travail, le recueillement propice pour l'accomplissement de toute œuvre, la thébaïde du plus doux repos.

Pourtant les « animal-spirits » des Saxons que la curiosité conduit au Sahara, ont quelques ressources. Il y a pour eux de longues chevauchées dans la plaine, sur d'inlassables bêtes indigènes. Il y a surtout la chasse qui offre aux activités yankees une admirable occupation.

Les temps héroïques des chasses algériennes sont passés, et les plus vieux colons, les premiers venus, ont seuls pu voir, sur la route de Bougie à Sétif, les grands fauves arrêter la diligence comme de simples bandits de grands chemins. Il n'y a plus, dans tout l'Atlas, que le lion trop fameux de Tartarin ; les panthères de Bombonnel sont toutes mortes sous les balles du chasseur légendaire.

Le touriste biskri se contente d'un moindre gibier ; il a d'ailleurs le choix entre les battues de la plaine et celles de la montagne. Le désert a les gazelles ; les indigènes, excellents rabatteurs, indiquent les gîtes probables et le chasseur peut poursuivre sur un cheval

rapide la bête qui bondit sur le sable et fuit avec une extrême rapidité, dans l'espace sans limite.

Le slougui, lévrier à poil ras, est parfois dans ces galopades un auxiliaire merveilleux; — quelque *messaoud* (1) lancé sur la trace du gibier, l'arrête souvent après, toutes les émouvantes péripéties d'une chasse à courre.

L'outarde se rencontre fréquemment sur les routes des Ziban. De nombreuses perdrix se cachent dans le sillon des orges et les cangas du désert viennent chaque matin boire aux sources de l'oasis. Durant le mois de mars, les cailles abondent à quelques centaines de mètres à peine des habitations, et la chasse en devient insipide, à force de facilité.

On tire les ramiers à la *Montagne de Sel* près El Outaïa (2). Le chemin de fer mène à ce village indigène en moins d'une heure, et la montagne est à une faible distance de la station.

Le bloc de gemme, d'argile et de tuf se détache nettement parmi les dernières ondulations de l'Aurès. On arrive sans trop de peine au sommet, d'où l'on

---

(1) Nom que l'on a coutume de donner aux chiens.

(2) El-Outaïa (la riche plaine) fut, dit-on, à l'époque romaine, l'un des greniers de la Mauritanie. M. L. Teisserenc de Bort s'efforce de retrouver les richesses de jadis dans ce sol longtemps abandonné; il y a semé d'immenses champs d'orge.

découvre tout le Sahara biskri, le col de Sfa, la chaîne des Ziban, El Kantara et l'Aurès au nord, l'Ahmar Khaddou, le plateau de Branis, le col des Chiens au sud. Au pied de la montagne, une dépression profonde et couleur d'ocre a reçu le nom de Ravin rouge. La configuration de la montagne est elle-même fort pittoresque. Les eaux pluviales ont sculpté dans les gemmes des excavations de formes irrégulières, tantôt des masses à demi fondues apparaissent, avec la fluidité des glaciers alpins, tantôt ce sont des stalactites et des stalagmites formées par des ruisselets ou des gouttières. Des cavernes profondes se sont peu à peu formées dans la profondeur même du bloc salin : un filet d'eau limpide, saturé de sel, se perd avec bruit dans des puits profonds.

Les oiseaux se réfugient en grand nombre dans les flancs de la colline ; ils élisent domicile dans la profondeur des roches salées dont ils sont friands. Une pierre habilement lancée les apeure dans leurs retraites, et ils fuient à tire-d'aile, sous le plomb des chasseurs qui ont ainsi réalisé le plus intéressant des tirs aux pigeons.

La plaine est le refuge des lièvres et des gazelles et l'on peut, en gardant l'affût, tirer le chacal et l'hyène.

Le mouflon si recherché, et d'une chasse à la fois si intéressante et si ardue, est assez fréquent dans les

montagnes du Sud-Constantinois. De bons rifles tirent chaque année le méfiant animal dans la région même d'El Kantara. La poursuite en est longue et nécessite l'habileté des chasseurs indigènes ; mais une battue soigneusement organisée n'est jamais infructueuse.

LE RENOUVEAU

Le printemps a des langueurs irrésistibles ; la volonté du plus fort fléchit, le voyageur que la France appelle y écoute doucement des voix de sirènes qui chantent dans le crépuscule maure et, malgré lui, demeure. Il semble, qu'ainsi qu'une maîtresse ingénieuse, l'oasis prépare vers l'avril les filtres qui retarderont l'heure des fatales séparations.

Les parfums sont plus troublants et la blancheur des orangers fleuris y mêle d'énervants effluves ; le calice des fleurs exhale des narcotiques puissants qui font le sommeil plus profond et les rêves plus diaphanes.

Tant mieux pour qui s'enlise en ces singulières délices, tant mieux pour qui s'est endormi, sous les palmes, dans les jardins où des neiges fleuries blanchissent les orangers, où les grenadiers étalent leurs san-

glants pétales... quand sonnait l'heure du retour, vers quelque province orgueilleuse des verdures nouvelles.

Nulle baguette féerique ne vient ici, au matin de mars, habiller les boutons-d'or et rendre la voix aux oiselets. Le Midi semble dédaigneux du théâtral travestissement, ses verdures sont immuables et leurs cimes ne peuvent vieillir, comme les têtes chenues de nos chênes, aux jours de l'automne. Nul appréciable changement ne marque ici que le printemps joyeux est revenu, car le printemps n'était jamais parti !

Et pourtant, malgré l'apparence persistante des premiers aspects, une invincible attraction attache, vers la fin de la saison, ceux qui ont passé aux bords du Sahara les mois d'un hiver pourtant si doux. Ils voient jaillir au cœur des palmiers, les larges lames de sabre qui s'ouvrent et livrent le faisceau d'or que féconde le *khammès* pour les *régimes* [1] magnifiques bientôt mûris.

Celui qui demeure oublieux des gaietés du printemps de France, peut voir s'acheminer sur les perspectives infinies du Bled-el-Ateuch (Pays de la Soif) les peuples

---

[1] Le *khammès* prend la fleur mâle — une brindille de fleur de dokkâr — l'introduit dans la fleur du palmier femelle, lie le tout d'un brin détaché d'une palme qui est quelque temps après retiré, pour rendre aux *shammrock* leur liberté.

du désert, que chasse le soleil flamboyant, vers les frais plateaux.

L'interminable défilé des douars du désert commence vers la fin de mai et dure de longs jours. Les caravanes coupent l'horizon d'une file immenses qui va, s'amincissant, se perdre dans les au-delà mystérieux : cavaliers, dromadaires, troupeaux et piétons...

On les voit aux époques fixées par les chefs, ils apparaissent le long de l'Oued Biskra, occupant les rives et le lit caillouteux, blanchissant la rivière desséchée des tentes qu'ils déploient et qui complètent l'aspect d'une grève vers laquelle tout à l'heure, la mer va venir !

Ils s'arrêtent parfois aux portes de la cité, et les chefs des douars viennent saluer le caïd. Ils défilent devant lui, dans un mouvement rapide de fantasia... tandis que les femmes crient dans les *bassours*, que les troupeaux vont bêlant, que toutes les clochettes tintinnabulent, et que les chiens, joyeux, aboient.

De l'éminence où il s'est placé, l'agha les suit d'un regard indéfinissable, en lequel transparaît comme un regret : la nostalgie ancestrale d'une race vagabonde, dont le fils, aujourd'hui, a fixé sa tente immuablement... Ils disparaissent vers le nord où, de temps immémoriaux, ils eurent des pacages pour leurs bêtes et de l'ombre pour leur repos.

L'œil qui vit d'abord les têtes oscillantes des droma-

daires, suit à présent la ligne indécise des groupes, en un raccourci confus où toutes les richesses du Sahara s'éloignent lentement avec des mouvements irréguliers de houle.

On a bien souvent, à propos du Moghreb, évoqué les tableaux bibliques, et Guillaumet vit plus d'une Rébecca, parmi les Bou-Saadines, emplir l'outre à la source fraîche; ici c'est la naturelle évocation de la fuite hébraïque vers la terre bénie de Chanaan.

Ils fuient avec joie; ils trouveront là-bas d'autres horizons, des ombres plus douces, certains d'ailleurs qu'ils laissent derrière eux la misère et la mort.

VUE GÉNÉRALE DU CASINO DE BISKRA

CASINO

Longtemps, l'oasis en sa sérénité ensoleillée se suffit, et des pèlerins y revinrent parce qu'ils l'aimaient pour elle-même, parce que *Notre-Dame du Réconfort* y avait peut-être le plus beau de ses asiles. Ceux qui se plaisent à voguer « loin des côtes semées de casinos » s'y rencontraient et se tendaient, sous les ombrages, des mains émues.

Loin du tohu-bohu carnavalesque de Nice, des courses cyclistes, des désolantes opérettes surannées, loin de la multitude que le snobisme enrégimente, quelques *détachés*, quelques pensifs se sentirent heureux d'avoir découvert, pour y vivre quelques jours, Biskra, la Reine du Désert.

Depuis que la première machine noire a conduit le premier convoi et que les sifflements rauques de l'acier étonnent, aux bords des grands lacs, les calmes phénicoptères dont l'aile rose tache l'azur, l'oasis n'est plus une île lointaine au delà des portes géantes d'El Kantara,

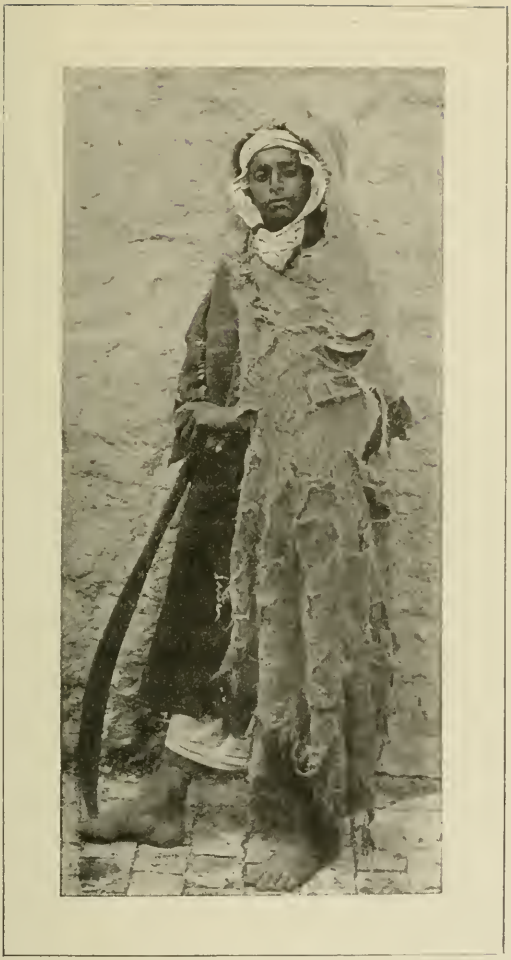
c'est un port cosmopolite où toutes les nations abordent, où toutes les curiosités se heurtent.

Quiconque touche Al-Djezaïr ou Tunis, le blanc manteau du Prophète, est pris de la hantise du grand Désert et se hâte vers le belvédère d'où l'œil plane sur les solitudes mystérieuses du Pays de la Soif.

Depuis les pages où Fromentin et Guillaumet laissèrent le reflet de leurs enthousiasmes, les artistes firent populaire, l'émeraude constantinoise.

Dinet, Lazerges, Paul Leroy, Huguet, Thériat, Bompard, et tant d'autres, envoient quelques coins bleus à chaque Salon et suscitent les désirs de connaître et d'aimer ce sud éblouissant. L'orientalisme, qui devint une école de peinture, avec de très grands maîtres, eut ses littérateurs ; tous presque passèrent depuis dix ans sous les palmiers d'El Kantara, de Bou-Saada, de Djelfa, de Biskra, et quelques-uns vinrent chercher une heure d'exquise émotion vers ces ruines de Thimgad récemment exhumées.

Quand le railway apporta vers Biskra le flot des touristes, et que même Lubin et Cook s'avisèrent d'y piloter les foules, il fallut remédier à l'inconvénient de l'insuffisance de lits. On vit à certains jours des fanatiques de fantasia, errer à la belle étoile durant des nuits entières, n'ayant pu trouver un coin de natte ou le drap vert d'un billard pour y reposer. Il fallut songer



BERGER DE L'AURÈS

à offrir aux hôtes de la Reine des Ziban une royale hospitalité. On s'en préoccupa; des mercantis se trouvèrent pour édifier de vastes et somptueux caravansérails. On peut aujourd'hui recevoir des princes et Felix le Bel s'y peut risquer le proche hiver.

Mieux encore! les hardis initiateurs de l'hivernage biskri voulurent offrir au voyageur l'agrément du soir et les commodités habituelles des villégiatures mondaines; un casino surgit au milieu des palmes.

On se garda bien de jeter là quelque construction selon le mode provençal ou dieppois; jaloux de conserver à ce pays sa triomphante couleur locale, les promoteurs du grand œuvre de l'hivernage saharien, édifièrent un palais mauresque de la plus admirable pureté architecturale.

Il fut baptisé Dar-Diaf, — *Maison des hôtes.*

Le génie arabe inventa le mot et la chose. Ce peuple voué à d'incessantes pérégrinations, imagina ces gîtes que trouve le nomade ou l'étranger dans toutes les villes, dans tous les ksour, caravansérails aux murs nus, bons pour le repos d'une nuit. Le somptueux établissement qui offre à tout venant ses jardins, ses salons, ses spectacles, a pris de ces asiles le nom de Dar-Diaf, que l'on traduisit alors : *Cercle des Étrangers.*

Le monument que construisit Albert Ballu, a sa façade principale sur le grand chemin de Touggourt,

de Wargla et de la mystérieuse Tombouctou... C'est une sensation rare assurément de rencontrer, après la longueur du trajet dans des espaces désolés, ce palais de féerie, aux dômes gracieux, éclatant de blancheur dans l'inaltérable bleu; c'est une fête pour l'œil,

BATELEURS SOUDANAIS

ce majestueux casino, au milieu du plus magique décor oriental.

Les cases du village nègre sont proches, et dans les grands espaces voisins des chameaux entravés geignent, attendant l'heure du départ pour quelques lointaines corvées.

Sans doute, quelques purs amants de la nature saharienne se sont trouvés, pour déplorer les discordances du luxe européen, dans ces milieux d'hébraïque simplicité. L'édifice mauresque leur parut outrager de sa grandeur, malgré tout mesquine, la magnificence divine de l'oasis. Ils souffrirent de l'éclat des lumières du modernisme envahissant, de la redingote triomphante et des ulsters de façon londonnienne... Guillaumet fort mélancoliquement, chercha tout un jour dans la kasbah détruite la maison mauresque d'Alger la Blanche où de longues années il avait rêvé !

AUTRES FÊTES

Tant que dure la saison de Biskra, c'est-à-dire pendant les longs mois de l'hiver, le grand hall du casino est le plus cosmopolite des salons de conversation, et ceux qui ont tout vu ne souhaitent rien autre, pas même le palais Ghézireh et la splendide Égypte.

Sur le petit théâtre du cercle, une troupe française joue, pour complaire à quelques-uns, le dernier vaudeville à la mode, mais les spectacles du terroir y reçoivent une large hospitalité. On y donne avec les plus gracieuses Ouled-Nayl de grandes *m'bitas*, dont le

programme contient toutes les danses caractéristiques des célèbres almées. Là on peut voir aussi des nègres soudanais dont la fantasque chorégraphie dépasse tout ce que réverait une imagination désordonnée : multitude de diablotins frénétiques, conduits dans une farandole infernale par un orchestre véritablement démoniaque.

Des juives joignent aux danses habituelles des chansons populaires et de farouches jongleurs exécutent parfois, avec une incroyable virtuosité, une sorte d'assaut au coutelas que l'on est convenu d'appeler *danse du sabre*.

Il ne s'agissait pas de rééditer à Biskra, tout le clinquant monégasque, mais encore convenait-il de diminuer aux citadins routiniers l'ennui des soirées si longues, quand le spectacle éblouissant s'est dissous dans la brume. Ce casino n'eut pas d'autre prétention.

Il est seulement la salle commune où se retrouvent après une journée de lumière, d'émotions intimes, d'exceptionnelles excursions, les étrangers que rapprochent de communes admirations et qui se saluèrent sur les mêmes sentiers.

L'hivernage biskri, quelque particulier qu'il fût, devait s'accommoder à d'impérieuses exigences sous peine de rester à jamais la terre d'élection d'un petit nombre !

Biskra fut à tous, grâce à de grandioses innovations,

et sans rien céder pourtant de son charme intime, puisque ses villages demeurent dans leur parfaite intégrité.

La fortune de l'oasis ne dépendait-elle pas de ce modernisme, et ceux qui ont voué à cette terre leur intelligence, leur fortune et leur énergie n'en devaient-ils pas hâter les destinées ?

Le casino qui se respecte, offre à tous gentlemen un tapis vert, et le baccara — car il le faut bien — tient ses assises dans de coquets salons. La lune saharienne voit déambuler dans les jardins les pontes aux mines variables : les uns joyeux, les autres non. Les chameliers qui partent à l'aurore, pour le marché de Wargla, entendent sans comprendre — ces heureux — le surprenant argot de la partie et le tintement des ors à toutes effigies.

Les décevants petits chevaux tournent dans le hall, et font quelque tort aux ondoyantes Ouled-Nayl.

Peu d'incurables d'ailleurs dans ce public fait plutôt de mercantis curieux d'horizons et d'artistes pris par d'autres fibres, le jeu ici reste bénin, les professionnels en somme s'abstiennent et nul désespéré ne se pendit encore, après *culotte*, aux branches sveltes d'un voisin palmier ; la silhouette en serait drôlement macabre pourtant, sur le ciel clair.

Les salons de jeu ne sont pas uniquement fréquentés

par les hiverneurs parisiens, anglais ou russes, l'aristocratie musulmane apporte autour de la table oblongue la note pittoresque des turbans et des burnous de pourpre — la moindre vertu est ici encore chez les plus grands — en dépit de la règle sacrée, caïds, aghas et cheikhs, sont initiés au *coup Giraud* et au *coup Camus* et ils n'ignorent pas les angoisses immortelles du tirage à cinq.

Les pontes européens sont hélas plus préoccupés du point de la banque que de l'extraordinaire tenue de leurs voisins musulmans, et c'est grand dommage ! Ils sont en effet, tous ces puissants seigneurs du désert, d'une impassible correction, ils savent que la volonté d'Allah guide leur enjeu, quoi qu'ils fassent, et gardent sous leurs turbans la rigidité de figures d'ivoire ou de bronze ; rien ne les trahit, le déterminisme divin les protège contre toute manifestation. S'ils gagnent, c'est que le Prophète leur voulait du bien malgré le péché ; s'ils perdent, ils se savent punis et disent en eux-mêmes dans l'intimité de leur conscience la fatidique parole : *In cha Allah!* [1].

L'or est rare au désert et les cheikhs laissent au jeu plus de douros que de louis. On s'amusa longtemps, au Dar-Diaf, de ce puissant caïd, qui en perdit quelques

---

[1] A la volonté de Dieu, *littér.* « S'il plaît à Dieu ».

sacs en une nuit de guigne. Ses serviteurs les apportèrent à l'aurore pliant sous le riche fardeau.

Ce casino qui se dresse sur la route de Touggourt, comme une réalisation de féerie, fut une audace. Il se trouva, quand la première pierre en fut posée, des envieux qui regardèrent comme une menace, pour leur propriété de termite, ce Dar-Diaf, dont les girandoles de fête devaient signaler de loin à l'étranger, l'asile heureux du désert, le port si doux.

Il y eut des obstacles nombreux, de sourdes hostilités de la part de ces aveugles égoïstes, qui voulaient se faire un domaine, se construire une métairie, là où il y a de l'espace pour des duchés, pour une province prospère! Aujourd'hui les paysans avaricieux boudent encore, craignant que leurs orges ne poussent plus en l'ombre de l'édifice majestueux.

Et malgré tout, chaque année, viennent plus nombreux les citadins du Nord, pour contempler de la terrasse du Dar-Diaf — tandis que l'Europe grelotte — les joues rouges de l'Ahmar-Khaddou et voir le soleil étinceler sur les glaces des sommets lointains, comme une pluie d'or sur des armures d'argent.

PRÈS DE LA VILLE

Les thermes de Biskra — Hammam-Salahin [1] — sont à quelque distance de la ville, mais un tramway y conduit. La voie Decauville traverse et longe le célèbre

parc de Beni-Mora. Dans l'esprit de ceux qui rêvent à l'oasis de grandioses destinées, l'établissement thermal se complète d'un sanatorium, dont la place est précisément en ces verdures privilégiées. En attendant, les

(1) Bains des Saints.

deux cents hectares que comprend Beni-Mora contiennent toute une flore saharienne, la plupart des essences exotiques du Sud Algérien; outre quelques milliers de superbes palmiers, on y voit des graminées touffues, des absinthes, des pourpiers, des romarins, des térébinthes, des lentisques de la grande espèce, dont les parasols s'élèvent parfois à la hauteur des palmes...

Jusqu'à la *Fontaine chaude*, le tramway glisse entre des espaces désolés; des bourricots errants broutent de rares chardons; çà et là quelques asphodèles et des carcasses de chameaux, dont les fauves laissèrent la tête énorme et les côtes en cerceaux. Un berger pensif regarde filer la voiture tandis que ses chèvres paissent, dans un champ de pierres, d'invisibles brins d'herbe. Ici, pas même les flaques d'eau miroitantes où s'ébattent, sur le fond bleu du ciel, des vols roses de flamants.

Un ruisselet, bordé d'une couche blanche de sels divers, annonce la fontaine sulfureuse, et l'on atteint le mamelon du Hammam-Salahin.

Le voyageur s'abandonne à la mollesse de l'incomparable repos; d'ordinaire il va, nonchalant et veule, du jardin à l'auberge et de l'auberge au Dar-Diaf; son esprit satisfait ne souhaite guère d'autre flânerie. Et pourtant il y aurait tant à voir, tant à connaître pour qui le *farniente* serait moins attirant.

Qui donc, parmi les promeneurs que l'hiver biskri retint quelques mois, s'en est allé là où de légitimes curiosités l'eussent mené sous un ciel moins doux.

Aux bords mêmes de l'oued, deux riveraines méritaient un regard : *El-Alia*, fraîche oasis, bâtie sur les terrains surplombant le fleuve de galets ; *Filiache*, sa sœur, chère aux archéologues, qui trouvèrent là des sépultures préhistoriques formées de deux jarres unies et cimentées et dans lesquelles les autochtones glissaient leurs défunts [1].

A l'est, c'est *Chetma*, aux masures cyclopéennes, à l'ouest l'Aïn-Oumache, aux dunes fameuses, qui déconcertent les géologues égarés en ce lointain

---

[1] Voir Emmanuel Mallebay (*Guide de Biskra*).

Sahara. C'est vers cette oasis que commence vraiment la flore du grand désert : les fleurs blanches, maladives, étiolées, les drinn et les diss, aux feuilles filiformes, aux racines longues et profondes dans le sol brûlé. Là encore, des sources qui baignent les palmiers superbes de Mégloub. Sur l'oued, en amont, Branis et les sources bordées de lauriers-roses, qui fleurissent de curieuses roches abruptes.

Au pied de l'Ahmar-Khaddou, la montagne rose qui borne à l'œil inquiet l'horizon de Biskra, le village de *M'chounèche* s'est bâti dans la gorge même que creusa l'oued El Abiod. La montagne, très peu accessible et rarement visitée, cache, dit-on, tous les gibiers du désert, et même le rare mouflon !

Il faudrait parcourir encore les vingt bourgades des Ziban, reconnaître sur la route, à quelque distance de la ville, le marabout de Sidi-Ghezel et trouver, au loin, M'Lili, Tolga, la ville vénérée de Si Ali ben Othman, puissant marabout de la secte des Rahmanias ; Foughala, où la Compagnie de Biskra opère ses intéressants sondages, Zaatcha et les champs de bataille de 1849, El-Amri, où éclata la révolte des Bou-Azid, etc., etc.

Et après les Ziban, resterait l'Aurès, moins parcouru peut-être encore et d'un si grand intérêt. Il faudrait atteindre dans la montagne les pittoresques burgs et

TARGUI SUR SON MEHARA

presque une autre race, retrouver la légendaire Menah, où les veuves, folles de leur corps et errantes sur les chemins, semblables aux antiques vierges, sollicitent dit-on les voyageurs...

Dans le cercle même de Biskra, le dilettante que la curiosité aiguillonne, rencontre tel curieux *bled* où se retirèrent les fils des conquérants fameux de l'épopée arabe, où les visages sont encore farouches et les yeux malveillants pour le *roumi* au niais sourire. Là se retrouvent encore ces enfants d'Ismaël dont la Bible dit quelque part : « Ils seront semblables à l'onagre qui de ses sabots lance des cailloux à ses ennemis, tous lèveront la main sur eux, ils lèveront la main contre tous. » Des enfantelets crachent sur les traces du *roumi*, et au-dessus des maisons, érigés comme les *anubis* des frontons de la vieille Egypte, les chiens roux aboient terriblement à l'étranger...

Les irréductibles sont à Tolga, à Baniane, où triomphe Si Mostepha; à Temacine où domine encore la puissante secte des Tidjaniah.

Nul pourtant ne résiste au désir de gagner vers le sud le chemin de Saada, pour suivre quelques heures la route des caravanes, reconnaître la ligne blanchie d'ossements, poursuivre le mirage... L'on rencontre sur la voie immense du Sud quelque chose encore d'inattendu que l'on ne pouvait soupçonner et que les

guides n'indiquèrent pas : l'impression poignante de l'inconnu énigmatique et troublant, devant lequel les plus résolus sentent leur volonté qui chancelle, devant lequel les cœurs les plus fiers se gonflent d'angoisse... Arriver là où l'air cristallin et le silence mortel font toute parole retentissante, où le désir de connaître hésite, faible, devant la crainte de l'au-delà, où les bêtes elles-mêmes gémissent de désespoir en se couchant sur le linceul infini dont la Soif et la Mort gardent les secrets inviolés.

Je suis venu, le printemps a paru dans les branches, nous nous promenons et nous n'avons plus de pensées...

André Gide.

« Et surtout pas d'enthousiasmes ! » Voilà le mot d'ordre.

Il sied de n'avoir ni surprises, ni attendrissements et d'être neutre pour paraître fort. Il faut aussi exceller à saisir toujours ce qui confine à la fois au sublime et à la blague, les *las* de la fin du siècle l'ont ainsi décrété.

Un irrévérencieux gamin veille en nous, et si le contempteur de quelque beauté s'oublie jusqu'à de soudaines gravités, le gavroche persifle.

Donc nous fûmes injustes envers le spectacle qui nous devait ravir et nous vîmes qu'il manquait des arbres à l'océan, des voiles blanches au grand désert. Quand un émoi nous gagnait, nous eûmes, pour lui échapper, la blague malicieuse ou la critique de mauvaise foi — Pierrot qui va sangloter pirouette et rit, la bouche large fendue !...

Puis, de retour en nos villes grises, à l'heure des brumes, quand l'âcre nuée nous fut un suaire et quand le gaz fuligineux fut un phare désolé pour nos malaises de noctambules, il nous fallut songer « aux palmiers de Biskra » !

Un autre mirage surgit dans l'océan de suie, l'émeraude oasienne apparaît à nos regards avides et nous tendons vers elle nos mains lamentablement. La justice alors nous requiert et le splendide Moghreb, nous rit au travers les larmes de nos septentrions.

C'est là-bas qu'il fait bon vivre.

Des chants de flûtes résonnent au fond de nos souvenirs, de blanches draperies évoluent sur un écran d'azur, un ruisselet gazouille et berce l'image des palmes qui se penchent... l'odeur de l'Orient nous revient avec ses délicieuses angoisses.

A l'heure où sonnent aux cœurs les moins mornes, les lents tintements des automnales mélancolies, il convient d'aborder en quelque port lointain du consolant Orient, de jeter l'ancre au bord de l'îlot saharien, pour une longue escale.

Si quelqu'un nie l'envoûtement des milieux, qu'il vienne.

Là est un éden, où la quiétude doit être souveraine.

Les années ont laissé dans l'éther de magiques effluves et l'âme de l'antique Islam règne encore et asservit qui-

conque se hasarde au pays des féeries. La sérénité du croyant qui suit la voie droite est au bord de l'oasis et nous accueille.

Les âpres mercantis oublient le lucre, des politiciens y deviennent muets, des poètes y écoutent des rythmes inconnus et renoncent aux réalisations glorieuses, des activités conquérantes s'y enlisent, le plus *busy yankee* s'y endort aux murmures de quelque ghazel du doux poète Hafiz.

Oh! vers le soir, regarder sur le ciel clair des silhouettes de caravanes disparaître vers le sud rayonnant; être venu pour un jour et demeurer des mois, insouciant des heures, des jours, des semaines... ne pouvoir dire quand le convoi laisse *la Perle des Oasis* dans la nuée, ne pouvoir conter — après le charme rompu : Ici nous bûmes, là nous mangeâmes, la femme qui passa portait une jupe beige et ses yeux étaient trop bleus, sous son chapeau de rubans...

Faire sur cette terre entre toutes bénie, un rêve imprécis et n'en pas même retenir la durée, la couleur ni le capricieux tableau, chercher là un Léthé, venir dans des ondes d'oubli perdre les regrets, fuir les désirs et se laisser aller à la douceur de vivre sans penser.

Trouver adroitement sur cette terre qui exhale le musc comme un paradis de Quincey et goûter la torpeur

exquise de l'opium ou le bien-être hilare d'une bouffée de « kif »...

Quiconque revient surprend dans l'œil de ceux qui ont vu, l'éclair splénétique, et connaît le vieux remords d'avoir quitté la terre si douce. C'est un constant supplice qui renaît avec l'image inoubliable et l'autre mirage qui sans cesse attire notre vieux désir vers les rivages disparus !...

Il faut à chaque joyau une monture que l'artiste doit mettre son génie à approprier; il faut choisir pour chaque parure, pour chaque forme, le métal qui lui convient et faire le sceptre avec de l'or, la cloche avec l'airain, la Vénus avec des marbres... Il eût fallu pour rendre aux regards l'éblouissement passé, faire miroiter au fond du ciboire d'or les feux doux et atténués de l'émeraude et de l'opale.

Notes et Documents

L'HIVER AU SAHARA

Il n'y a pas de bien longues années que Nice et la côte méditerranéenne avaient exclusivement le privilège de recevoir les malades et les hiverneurs durant la saison rude. L'habitude les y conduit encore, car la réputation de la Côte d'azur est établie, et les médecins qui découvrirent l'Egypte et l'Algérie, ne luttent qu'avec peine contre la coutume qui mène leurs malades vers la Provence pourtant si peu propice.

Depuis peu, cependant, un mouvement s'est décidé du côté de la Corse, de l'Algérie et des grandes cités égyptiennes, Le Caire et Alexandrie.

Le soleil est un thaumaturge. Il constitue à n'en pas douter l'un des plus efficaces agents thérapeutiques, qui puissent aider la science humaine. La grande bouée lumineuse qui consume et désole l'immensité saharienne, apporte la vie aux êtres glacés par le mal et que seul il peut réchauffer et parfois guérir.

Ce n'est pas d'hier que les indigènes algériens se réfugièrent à Biskra : cet éden saharien fut de tous temps, croyons-nous, le rendez-vous de ceux qui se

plaisaient à fuir les rigueurs hivernales des pays moins heureux. Moula Ahmed, voyageur et chroniqueur musulman, constatait en 1710 l'importance de la cité :

« Biskra est une belle et grande ville où il se gagne « beaucoup d'argent, parce que la population y est « nombreuse, le commerce actif et l'agriculture floris- « sante. On y voit un grand nombre de palmiers, de « beaux oliviers, et on y récolte du lin très fin. Il y a « abondance d'eaux courantes sur lesquelles on trouve « une multitude de moulins. On y voit des champs de « henné, des pâturages, et on y récolte des fruits et des « légumes. Les bestiaux et le beurre salé abondent sur « le marché. »

Depuis cette époque, une crise frappa sans doute la Perle du Désert. En 1865, le docteur Sériziat signalait pourtant la ville à l'attention des voyageurs et, surpris de l'excellence de sa situation, n'hésitait pas à dire dans la préface de l'étude qu'il lui consacrait :

« Les touristes qui visitent l'oasis sont sûrs d'y « trouver désormais le genre de confortable le mieux « en rapport avec le climat. Que l'on y amène les « eaux de la Fontaine chaude et Biskra deviendra la « meilleure station thermale de l'Algérie. »

Le docteur fut un bon prophète et, sans même que les eaux de Hammam-Salahin soient encore conduites jusqu'à la ville, Biskra renaît à la prospérité qu'elle a connue naguère.

Depuis 1860 on a vu sans cesse augmenter la population européenne, le chemin de fer a remplacé la route impériale de Stora à Touggourt que suivaient des

diligences antédiluviennes. En 1879, on signalait 300 touristes, durant l'hiver de 1883 ce fut 530 et à partir de 1888, année de l'inauguration de la voie ferrée, le nombre des hiverneurs s'est accru sans cesse jusqu'à 8,000, chiffre atteint l'année dernière et qui doit être bientôt dépassé.

La douceur de la température et la beauté des sites attirent toujours les voyageurs à Biskra; autrefois, le manque de confort y rendait le séjour pénible, aujourd'hui cinq hôtels luxueusement installés se disputent les étrangers. Un casino leur offre le régal des spectacles inédits, et fixe pour des mois ceux que seule la nature exotique attirait pour la satisfaction d'une simple curiosité.

Dans sa remarquable étude sur l'oasis de Biskra, M. le docteur Dicquemare donne le relevé des observations climatologiques faites à Biskra depuis de longues années par M. Colombo, agent général de la Compagnie de Biskra et de l'Oued-Rirh. Voici les moyennes obtenues pour chacun des sept mois les plus froids durant cinq hivers : 1886-87, 1887-88, 1888-89, 1889-90, 1890-91.

Température maxima		Température minima		Température moyenne	
Octobre . . .	28° 1	Octobre. . .	15° 2	Octobre. . .	21° 8
Novembre . .	21 1	Novembre .	9 2	Novembre .	14 8
Décembre . .	16 3	Décembre. .	5 7	Décembre. .	10 9
Janvier . . .	15 2	Janvier . . .	4 4	Janvier . . .	9 6
Février . . .	17 2	Février . . .	5 8	Février . . .	11 8
Mars.	26	Mars	9 4	Mars	15 6
Avril.	26 1	Avril	12 7	Avril	19 4

Dans ce même travail, nous trouvons encore un état

comparatif des températures de l'oasis et de la ville de Nice ainsi que de leurs états pluviométriques.

	Maxima	Minima	Moyenne	Pluie
Nice	20° 392	2° 732	11° 412	92mm 495
Biskra . . .	21 429	8 914	14 942	17 429

Ce sont là des chiffres qui ont leur éloquence et permettent d'établir nettement une préférence, d'opter en connaissance de cause entre l'une et l'autre des deux stations hivernales. Il résulte des observations précédentes que, si la température maxima est sensiblement la même, la température minima offre un écart de plus de 6° en faveur de Biskra, ce qui est évidemment d'une capitale importance.

M. le docteur Treille, l'éminent professeur de la Faculté de médecine d'Alger, actuellement sénateur du département de Constantine, a écrit :

« Il faut aux malades la vie au grand air, une « température douce, par conséquent un air chaud, sec « et absolument pur. Tout cela se trouve à Biskra « pendant six ou sept mois de l'année. »

Il convient d'ajouter que la station qui nous occupe permet aux malades d'accomplir une cure hivernale, ils trouveront dans ce pays si providentiellement privilégié, l'air approprié, la température et les eaux bienfaisantes « dont l'effet, dit M. le docteur Weisgerber, est plus indiqué en hiver qu'en été pour les rhumatisants, par exemple, qui ne les trouvent concurremment qu'à la station égyptienne d'Hélouan ».

La sécheresse de l'air, propice à tant d'égards, supprime presque totalement l'inconvénient des brus-

ques changements de température du crépuscule, qui sont un véritable danger dans certaines villes. La nuit succède ici au jour sans transition et sans variation thermométrique appréciable.

M. Weisgerber dit encore judicieusement :

« Nous conseillons au malade de se mettre en route dans la première moitié de novembre avant le froid humide, et de ne pas rentrer avant fin avril afin d'éviter les refroidissements. Les albuminuriques feront même bien de séjourner plus longtemps, pour augmenter les chances de guérison. »

Nous avons pris à tâche, dans cette étude très succincte, et en rapprochant les opinions diverses de plusieurs autorités médicales, de montrer tous les bienfaits que peut procurer aux malades et pour des raisons si variées le séjour à Biskra.

Nous avons été naturellement conduit à prouver l'incomparable situation de la ville saharienne et l'impossibilité de toute rivalité.

Il faut enfin que la tradition arabe, qui fait de Biskra la ville des cures miraculeuses, ne soit pas seulement connue des Algériens, que la France et l'Europe même sachent à leur tour qu'il y a, sur les confins du désert, un coin de verdure où l'on trouve le plaisir, le soleil et parfois la santé !

BISKRA THERMAL

A quelque distance de la ville, au pied du Djebel-Sfa, s'élève l'établissement thermal de Biskra. La source sulfureuse qui jaillit du flanc des derniers contreforts de l'Aurès fut baptisée par les Arabes : *Hammam-Salahin* ou *Bains des Saints;* sa température la fait communément appeler par les colons : *la Fontaine chaude.*

Les Romains connurent, dit-on, la vertu de ces eaux, auxquelles, de temps immémorial, se rendent les indigènes, accourus parfois des plus lointaines régions de la province d'Oran.

L'esprit profondément religieux de la race s'en est mêlé ; quelques marabouts ont bénit cette eau remarquable, l'ont dénommée « la Fontaine des Saints », et de toutes parts sont accourus les malades.

Mais alors ce fut la panacée universelle, et vous ne verrez pas ici un seul Arabe qui ne soit allé au Hammam pour quelque affection. A les entendre, on y guérit tout : les rates énormes, les plaies par armes à feu, les rhumatismes, les maladies des femmes, etc., etc., pour un peu ils en feraient une eau de Jouvence.

De nombreuses autorités médicales se sont occupées des eaux sulfureuses de Hammam-Salahin et ont étudié minutieusement leurs propriétés curatives. Elles furent analysées en 1861, par l'ingénieur Ville; en 1865, par

M. Morin, pharmacien militaire, puis par M. Sugère, du service des mines ; enfin, plus récemment, par MM. Muller, Dandrieu et Dicquemare. Les résultats obtenus furent sensiblement les mêmes et nous donnons ici la composition des eaux sulfureuses de la Fontaine chaude, d'après M. Muller, professeur à l'École des sciences d'Alger :

Densité à 18°4 = 1,0057.

PRINCIPES FIXES	
Sulfate de potassium	0 gr. 2219
— de sodium	1 0161
Chlorure de sodium	6 2046
Bromure de sodium	0 0067
Chlorure de lithium	0 0362
Sulfate de calcium	0 7743
Sulfate de magnésium	0 0220
Carbonate de calcium	0 3362
Chlorure de magnésium	0 2255
Silice soluble	0 0235
	9 gr. 8670
PRINCIPES VOLATILS	
Ammoniaque	0 gr. 0065
Acide azoteux	0 0006
Acide nitrique	traces
Acide carbonique libre et bicarbonates	0 gr. 1339
Oxygène libre	0" 75
Gaz non absorbable par le pyrogallol	15" 75

La température de ces eaux (+ 46°) est comparable à celle des sources d'Aix, en Savoie, et d'Aix-la-Chapelle ; au point de vue de la minéralisation, elles se rapprochent plus sensiblement des eaux d'Uriage.

Le débit en est de 2,160 mètres cubes.

QUELQUES OPINIONS

M. le Docteur Dicquemare, ancien médecin communal, actuellement maire de Biskra, donna à la *Revue d'hygiène thérapeutique* différentes études sur Biskra; il écrivait en 1894:

« Elles sont toniques, excitantes, diaphorétiques, « diurétiques et résolutives. Elles produisent la poussée « thermale quand elles sont employées avec une grande « énergie. Elles agissent sur la sécrétion biliaire. — « Administrées à faibles doses, elles constipent; à fortes « doses, elles sont laxatives et même purgatives; elles « augmentent la sécrétion de la peau, des muqueuses et « des bronches. — Elles rendent l'expectoration plus « facile et plus abondante sans disposer à la congestion « pulmonaire et à l'hémoptysie. »

M. le Docteur Weisgerber, qui fut médecin de la mission centrale du chemin de fer transsaharien (mission Choizy), dans son étude sur les deux stations thermales de l'Afrique du Nord : *Biskra et Hélouan,* dit :

« Les eaux d'Hammam-Salahin, utilisées sous forme « de douches, de frictions, de fomentations d'inhala- « tions, agissent très heureusement sur un certain « nombre de maladies parmi lesquelles nous citerons :

« le catarrhe de l'appareil respiratoire, le lymphatisme,
« la scrofule, la syphilis, le rhumatisme chronique, les
« affections catarrhales des bronches et du larynx, les
« maladies de l'utérus sauf en cas de congestion.

« Longtemps il n'y eut à la Fontaine chaude qu'une
« sorte de caravansérail, où les indigènes s'abritaient
« ainsi que leurs montures; les premiers travaux furent
« faits quelque temps après l'occupation française,
« en 1857. »

Le Docteur Weisgerber décrit ainsi l'établissement thermal dont la Compagnie de Biskra et de l'Oued-Rirh termine à l'heure actuelle la construction :

« Depuis un an environ, la même Compagnie qui a
« construit le Casino a amélioré, ou mieux créé, l'éta-
« blissement de bains. On a établi les plans d'un nouvel
« établissement qui s'exécute progressivement, et dont
« les parties les plus importantes sont complètement
« achevées.

« L'ancienne piscine a été conservée, mais réservée
« aux baigneurs indigènes qui trouvent, à côté des
« bâtiments d'exploitation, salles de repos, café, etc.

« Le côté opposé aux bains indigènes est occupé par
« les nouvelles piscines et la salle d'hydrothérapie; la
« façade est occupée par les bureaux, les bâtiments
« d'exploitation et les salons. Tout à côté se trouve le
« restaurant.

« Le plan en exécution prévoit la construction d'un
« hôtel annexé au restaurant, où les baigneurs pourront
« séjourner, s'ils ne veulent ou ne peuvent rester à

« Biskra. Un tramway Decauville, confortablement « installé, avec voitures découvertes et voitures fermées « au gré du baigneur, relie directement l'établissement « des bains au casino de Biskra. Le tramway circule « plusieurs fois par jour et facilite le transport des « baigneurs ou touristes.

« L'aménagement actuel des bains est très complet et « permet au malade de trouver tout ce dont il a besoin. « Depuis un an, le fonctionnement ne laisse rien à « désirer et les résultats de la cure sont excellents. »

M. le Docteur Treille, sénateur, professeur à la Faculté de médecine d'Alger. — Dans une note publiée il y a quelques années par l'*Écho du Sahara*, journal de Batna, l'éminent professeur a retracé rapidement tous les bénéfices retirés des eaux de la Fontaine chaude, principalement au point de vue de la tuberculose.

M. Treille a recherché les propriétés internes de cette eau. Il dit : « Je me fis envoyer à Alger deux « cents bouteilles. L'eau semble avoir perdu de son « odeur sulfureuse par le transport, mais elle se con- « serve depuis trois mois on ne peut mieux. J'en ai « usé dans mon service des prisons. On la donne le « matin à des malades que je désigne, mélangée à du « lait bien chaud et à la dose d'un ou deux verres.

« Un phtisique à la troisième période a vu ses sueurs « profuses s'arrêter, sa fièvre tomber de deux degrés. « Je ne puis sans doute conserver aucun espoir de le « guérir, mais j'ai certainement prolongé ses jours.

« Une femme atteinte de bronchite chronique a « guéri.

« Un autre malade souffrant de complications pul- « monaires consécutives à l'ouverture naturelle par « les bronches d'un kyste hydatique du poumon, est « aujourd'hui en pleine voie de guérison. . . . . .

« Les eaux d'Hammam-Salahin peuvent être, d'ores « et déjà, en raison de mes recherches, considérées « comme supérieures pour la phtisie à celles d'Uriage « et d'Aix-la-Chapelle. »

M. le Docteur Treille s'extasie ensuite sur l'admirable climat de Biskra qu'il connaît mieux qu'aucun, et lui attribue une part considérable dans les bénéfices retirés par les tuberculeux.

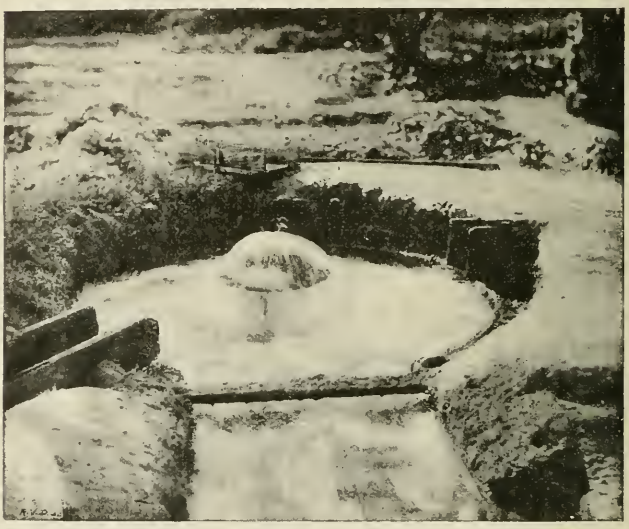
L'OUED-RIRH

Le voyageur qui, s'éloignant de Biskra, se dirige vers Touggourt traverse l'Oued Djedi à Saada et pénètre sur le plateau aride de Chegga, qu'il ne quitte plus qu'en arrivant sur le bord du Chott Melrirh à Kef en Dôr. De ce point, son œil découvre par delà le Chott la *vallée de l'Oued-Rirh*, qui s'étend jusqu'à Temacine, sur un parcours de 150 kilomètres.

Cette vallée est une suite ininterrompue d'oasis dont l'aspect verdoyant forme un contraste saisissant avec la surface blanche du Chott, qu'on laisse sur la gauche et dont on suit le rivage pendant plusieurs kilomètres.

Avant l'occupation française, la vallée de l'Oued-Rirh formait un petit royaume dont la vie et le commerce reposaient uniquement sur la culture du palmier-dattier. La prise de Biskra, en 1844, amena la soumission de tout le pays. Néanmoins, ce ne fut qu'en 1854 que le commandant Marmier, intervenant après quelques troubles, occupa définitivement Touggourt. Il existe sous cette vallée une NAPPE SOUTERRAINE connue de tout temps et dont les habitants réussissaient à faire jaillir l'eau du sol en creusant à des profondeurs variant de 50 à 80 mètres.

Le colonel *Desvaux*, depuis général, frappé des travaux de forage exécutés par les indigènes, obtint l'ouverture de crédits destinés à entretenir un atelier de



AÏN TALOR-MOUIDI
donnant le plus grand débit de la région, appartenant à la Compagnie de Biskra et de l'Oued-Rirh.

forage militaire qui donna bientôt de magnifiques résultats ; on n'eut d'ailleurs qu'à se baser sur la connaissance que les indigènes avaient de ce fleuve souterrain ; c'est donc au général Desvaux que revient l'honneur des sondages qui devaient bientôt décupler

la valeur de cette région ; nous n'entreprendrons pas de nommer tous les sondeurs que ces crédits renouvelés permirent d'envoyer par la suite, dans la crainte d'oublier les plus modestes, souvent les plus méritants.

La Compagnie de l'Oued-Rirh ne voulant pas accaparer le matériel de sondage appartenant à la commune indigène et destiné exclusivement aux sondages d'intérêt général, se mit immédiatement en mesure de forer ses puits elle-même ; elle a exécuté depuis cette époque *19 forages* avec son propre outillage.

Elle dispose aujourd'hui de plus de *28,000 litres d'eau artésienne à la minute.*

L'Oued-Rirh renferme actuellement 40 oasis habitées par une population de 15,000 âmes, presque uniquement composée de « Rouara » qu'il ne faut confondre avec aucune des autres races qui peuplent l'Algérie ; les Rouara sont des mulâtres à peau très foncée, se rapprochant visiblement du type nègre par la couleur, les traits, la chevelure. Très attachés au sol qu'ils cultivent, ils ont su profiter des sacrifices que la France a faits pour eux.

Touggourt est la capitale de l'Oued-Rirh ; sa position sur les routes de Wargla, du Souf et du Mzab lui donne une grande importance commerciale ; il s'y tient un marché hebomadaire dont l'activité se développe de jour en jour. Le commandant Pujat, le sympathique Commandant supérieur du Cercle de Touggourt, a fort embelli et assaini la ville dans ces dernières années.

SEGUIA DE PUITS ARTÉSIEN DANS L'OUED-RIRH

TABLE

Premier soir 1
UNE VILLE AU DÉSERT 5
LE MARCHÉ 9
Un peuple de marchands 15
La maison du seigneur 21
LA FÊTE 27
La rue sainte 33
Les étoiles 40
PANORAMAS ET JARDINS 43
KSAR 51
Vieux Teurs et jeunes Biskris 54
Mendiants 60
Tavernes 62
CHEZ EUX 64
LA PLAINE 69
Événements 76
LA VIE EUROPÉENNE 83
FANTASIAS 91
La douce retraite 99
Le renouveau 103
CASINO 109
Autres fêtes 115
Près de la ville 121
NOTES ET DOCUMENTS 133

(Les illustrations de ce livre ont été faites d'après les clichés dus à MM. FERNANDUS, FRÉCHON et MICHEL.)

1321. — PARIS, IMP. HEMMERLÉ ET Cie, RUE DE DAMIETTE, 2, 4 ET 4 BIS.

SEP 17 1975

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DT
299
B5H38

Hautfort, Felix
Au pays des palmes